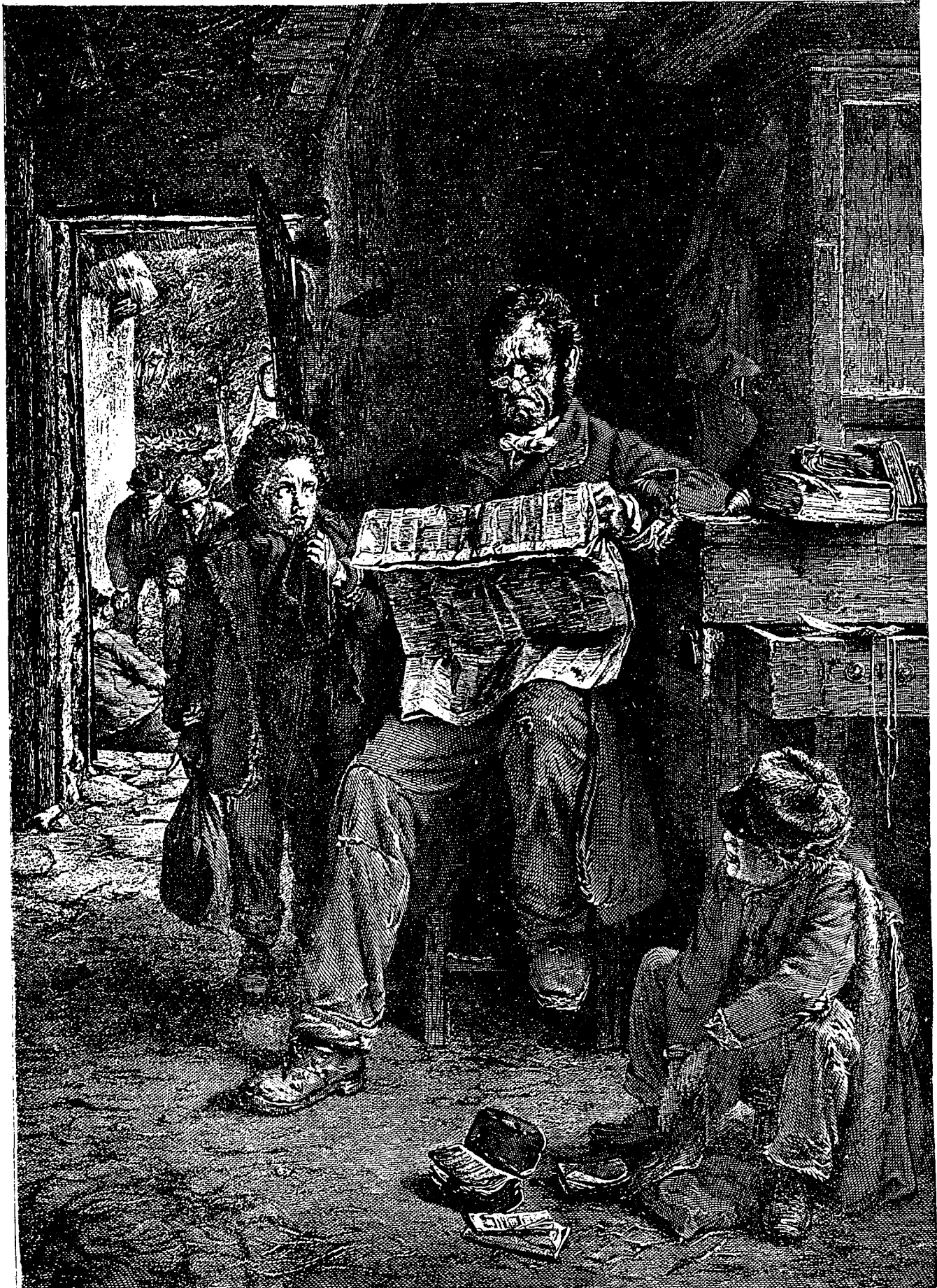


# Le Samedi

VOL. I.—NO. 17.

MONTREAL, 5 OCTOBRE 1889.

LE NUMERO, 5 CTS.  
PAR ANNEE, \$2.50.



*Le père.*—Ton maître m'écrira que tu es encore le dernier cette semaine.  
*Alfred.*— Je te l'avais dit, aussi, de lui envoyer un jambon ; il m'aurait mis plus haut.  
*Le père.*—Tu n'as pas honte, petit paresseux ! Tu n'as jamais songé que tu devrais être meilleur qu'un autre, parceque nous n'avons que toi ?  
*Alfred.*—Ce n'est pas de ma faute, cela. C'est ta faute pour un petit garçon d'être bon pour des frères et des sœurs qu'il ne peut pas avoir.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)  
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

## ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 5 OCTOBRE 1889.

## CHASSE-SPLEEN

Un point à temps en vaut mieux que deux dans le côté.

Il n'y a rien qui vous chauffe les oreilles comme un accueuil froid.

Que le bon Dieu assiste les riches ! Les pauvres, eux, sont toujours sûrs de l'hôpital.

L'ordre du bain ce n'est après tout qu'une demande d'eau, de serviette et de savon.

Le bourreau ne passe pas pour un musicien ; cependant il ne manque pas d'exécution.

Ce que c'est que la multiplication des forces ! Ça prend un petit homme pour faire une grande scie.

Une belle femme plait aux yeux ; une bonne femme plait au cœur ; l'une est un bijou, l'autre est un trésor.

Je ne suis pas prêt à dire que la *voix de la conscience* ne se fait pas encore entendre ; mais on l'a mise dans la basse.

L'ignorance de la loi est une excuse pour personne ; elle ne dispense d'aucun obligations pas même d'être avocat, juge ou juré.

J'ai la plus belle invention du monde à vous vendre disait un colporteur ; voici une machine pour mette les *cavassers* à la porte.

Les bonnes actions qu'un homme a faites dans sa vie sont enterrées avec lui à sa mort ; mais le fossoyeur ne charge aucun extra pour cela.

"Oui, votre Honneur, disait l'avocat, dans un moment d'oubli, j'ai vu le prisonnier dans des endroits où j'aurais honte d'être vu moi-même."

Le Gouverneur-Général a un avantage sur nous tous, lorsqu'il est poursuivi dans le champ par un taureau furieux : il peut lui opposer la clôture.

La société de nos jours est bien mêlée. On a vu des voleurs avoir leurs entrées, à toute heure de la nuit même, dans les maisons les plus aristocratiques.

*Timeo hominem unius libri*, dit le sage. Je le crois facilement, rien n'est plus à craindre qu'un homme qui ne connaît qu'un livre, surtout si c'est un livre de banque.

La récompense est quelque fois lente. Le jeune homme dont le journal a refusé l'écrit, constate au bout de dix ans seulement, lorsqu'il le relit, le bonheur qu'il a eu d'avoir été mal accueilli.

*Voyager pour sa santé !* Savez-vous dans quelles circonstances la recette s'applique dans toute son étendue ? C'est lorsque vous êtes à voler des noix et que vous apercevez à temps le propriétaire arriver avec son chien.

Toutes les jeunes mariées ont eu leurs rêves d'enfance : la réalité leur paraît d'abord choquante ; mais, enfin, elles se résignent à redescendre sur la terre, à n'être que d'aimables femmes et de bonnes mères de famille.

Avec les progrès de la crémation un homme ne peut pas jurer qu'il ne *fumera* plus. C'est alors que l'expression *dur à cuire* devient une réalité. Vous aurez la vérité toute simple quand vous direz : *Feu un tel*. La veuve pourra parler de ses chagrins *cuisants*.

"Si les maris continuent, disait madame M... qui avait à se plaindre du sien, ils finiront par faire du tort au mariage.—Tais toi, petite sotte, lui répondit mademoiselle de C..., sa grand'tante. Si tu avais comme moi quatre-vingt ans de célibat, tu ne médirais pas du mariage."

Regardez : les enfants sont assis en rond. Leur mère est à côté, leur mère au jeune front. Qu'on prend pour une sœur aînée ; Inquiète, au milieu de leurs jeux ingénus, De sentir s'agiter leurs chiffres inconnus Dans l'urne de la destinée.

Tu veux te mettre une balle dans la cervelle, disait un moraliste à un désespéré ! Je vais te donner un conseil. Si tu ne veux pas manquer ton coup, mets un pois dans une tinette et tire dessus. Quand tu l'auras attrapé une fois, ce sera le signe que tu peux t'atteindre la cervelle.

"Entre femmes, la toilette est comme la démarche : une sorte de franc-maçonnerie. A l'ourlet d'un jupon, nous savons qui nous sommes, et ces exagérations de mise, qu'on nous reproche tant, ne sont que la ligne de démarcation entre nous et ces petites bourgeoises qui tentent de nous approcher de trop près."—*Idée de femme*.

Voyez la différence de deux enfants, dont l'un aura été élevé par une fille jeune, vive, et surtout d'une langue infatigable ; et l'autre par un pédant taciturne qui n'a jamais ri. Le premier pétille d'esprit et de gentillesse, son petit jargon est plein de saillies ; il parle de tout ce qui concerne son âge, et a une facilité singulière à apprendre. Le second est presque stupide ; il a un air embarrassé devant le monde, et ne sait pas dire un mot.

Tous les hommes et toutes les choses sont comme le cheval de Saïwo.

Saïwo était un vieux sage chinois qui avait un excellent cheval auquel il tenait beaucoup. Un jour le cheval s'en alla et se perdit. Un ami de Saïwo s'en affligeait devant lui en essayant de le consoler. "Je ne suis pas affligé," répondit Saïwo. Le cheval finit par retrouver sa route et rentrer à la maison. L'ami vient pour s'en réjouir : "Je ne me réjouis pas," répondit le maître. Il advint que le fils de Saïwo voulut monter sur le cheval qui se cabra et l'estropia. L'ami se montra encore plus naturellement désolé. Saïwo restait toujours indifférent. Or il arriva qu'en ce temps l'empereur fit une levée en masse de tous les jeunes gens valides, et le fils de Saïwo échappa comme infirme ; mais le fils du voisin dut partir et fut tué. Ce proverbe montre donc qu'en toute choses il faut considérer la fin.

—Pourquoi fumes-tu ces méchants cigares ?  
—Par esprit de charité ; c'est pour leur faire oublier leur pauvreté.

## LE COIN DE JOE

La scène se passe sur un navire américain.  
—Capitaine, un homme à la mer !  
—Est-ce un matelot ?  
—Non, capitaine, c'est un passager.  
—A-t-il payé sa place ?

\* \*

Un Anglais regarde trop attentivement le grand cadran de l'assurance New-York Life.

Un filou lui enlève sa montre.

L'Anglais va faire sa déposition chez le magistrat en ces termes, et avec un accent que je n'imiterai pas :

—Pendant que je regardais la grosse "quelle heure il est," un voleur me prenait mon petit "quelle heure est-il."

\* \*

L'avare ne possède pas son bien, c'est son bien qui le possède. Il est comme le riz : qui ne devient bon à quelque chose que lorsqu'on le voit crever.

\* \*

Par une nuit très froide, l'avare D... fut tiré de son sommeil par des coups violents frappés à sa porte. Après quelques hésitations il se lève, va à sa fenêtre et demande : "Qui est là ?—Un ami. —Que voulez-vous ?—Rester ici toute la nuit.—Restez-y donc." Telle fut la bienveillante conclusion de l'avare D...

\* \*

Un avare retient sa respiration lorsqu'on lui prend mesure d'un habit, afin qu'on lui demande moins d'étoffe pour l'habiller.

\* \*

Epitaphe d'un avocat :

Ci-gît, du barreau le modèle,  
Aux plaideurs, ah ! qu'il fit du bien.  
Depuis sa mort sa clientèle  
S'enrichit, dit-on, bel et bien.

\* \*

Un avocat, dont les destins  
Font un juge des plus notables  
Croit que la loi des "Douze Tables"  
N'était que pour les grands festins.

\* \*

Un avocat, s'adressant à la cour, avait appelé les juges : *Gentlemen* au lieu de *Vos Honneurs*. Quand il eut fini, un de ses collègues du barreau lui fit remarquer son erreur. Il se leva pour s'excuser et dit : "Je prie la Cour de m'entendre. Dans la chaleur du débat, j'ai appelé *Vos Honneurs Gentlemen*. Je me suis trompé, et je vous en demande pardon."

\* \*

Un avocat de Colmar a légué 1,000,000 francs à l'hospice des fous de cette ville.

"—Je les ai gagnés, a-t-il dit dans son testament, avec ceux qui passent toute leur vie à plaider ; ce n'est qu'une restitution."

\* \*

En plaidant une cause, un jour, maître Chopin,  
Fondait son droit sur la coutume,  
L'avez-vous jamais lue, ami ? dit un Robin ;  
L'avocat, insulté, proteste, aboie, écume ;  
Et du doigt montrant son cerveau :  
La coutume, messieurs, elle est là, je vous jure.  
—Oh ! j'en connais la reliure,  
Dit un plaisant, elle est en veau.

## LA REVANCHE

On parle du temps passé :  
*Charles*.—Te souviens-tu du grand Henri Martinet qui faisait toujours endéver Hélène sur ses cheveux rouges ? Si elle se fâchait et comme elle se promettait de se venger de lui ? En a-t-elle jamais eu la chance ?

*Alfred*.—Je le pense, qu'elle a eu sa revanche : elle l'a épousé.

Un navigateur anglais, après de minutieuses expériences, a constaté que dans les plus grosses tempêtes la vague de la mer atteint 42 pieds de haut. Comme l'onde se creuse en proportion, une vague a depuis sa base à son sommet 84 pieds. Il y a 386 pieds d'une vague à l'autre.

Il y a dans les Etats-Unis 5650 stations pour l'éclairage électrique, alimentant 40,000 lampes à arc et 2,600,000 lampes incandescentes. En Mars dernier, il y avait 59 chemins de fer électriques finis et 86 en voie de construction. On a investi en 1888 un capital de \$70,000,000 dans l'électricité.

Henry Labouchère, M. P., propriétaire-rédacteur de *Truth*, l'une des figures les plus en vue du monde politique anglais, a eu une singulière carrière. Il est né à Londres en 1831. Aussitôt après avoir fini ses études il alla au Mexique, où il tomba en amour avec une fille de cirque, et il s'enrôla dans sa troupe. Fatigué de cette vie, il passa du côté américain et se rendit à St-Paul, qui n'était alors qu'un chantier au milieu des sauvages chippewas. Leur vie nomade le fascina et il passa six mois avec eux. De là il passa à New York, puis à Washington, où il devint attaché d'ambassade. Il fut destitué en 1854, pour avoir enrôlé des Américains pour l'armée anglaise de Crimée. Il alla à St-Petersbourg, puis à Constantinople, après quoi il retourna à Londres pour faire du journalisme et de la politique radicale.

## MOTS D'ENFANTS

*Le professeur.*—Combien y a-t-il de forces dans le monde ?

*L'élève.*—Trois, monsieur.

*Le professeur (intrigué).*—Trois ? Veuillez les nommer.

*L'élève.*—La force morale, la force physique et la force de police.

*Un ami en visite au petit Ned.*—Qu'est-ce qui rend ta maman si heureuse ? Elle chante tout le temps !

*Ned.*—Ça doit être qu'elle a trouvé quelque chose pour donner une *rioue* à papa.

*Ernestine partant pour voyage avec sa mère.*—Maman, est-ce vrai que nous amenons la chatte avec nous ?

*La mère.*—Non, pourquoi cette question ?

*Ernestine.*—C'est ce que je ne comprends pas ; mais j'entendais papa dire à un monsieur que lorsque la vieille chatte sera partie les rats danseront un peu la semaine prochaine.

*Tommy.*—C'est demain dimanche, si tu veux nous irons à la pêche.

*Freddy.*—Tu n'y penses pas, c'est un péché le dimanche !

*Tommy.*—Pas toujours. Quand on prend assez de poisson pour que le ministre ait de quoi faire un bon déjeuner, ce n'est pas péché.

*Pensionnaire laissant l'hôtel où il a passé l'été, au propriétaire.*—D'après ce que vous me dites je regrette que vous ayez fait peu de chose durant la saison.

*Le propriétaire.*—Oh ! J'aurais pu faire pire.

*Le pensionnaire.*—Pas dans la salle à manger, toujours.

*Charley.*—Tu es allé voir mademoiselle Sweetey hier soir ; on a dû t'y recevoir les bras tout grands ouverts.

*Tom.*—J'étais un peu nerveux en entrant ; je me rappelle mieux la fin que le début.

*Charley.*—Et comment a été la fin ?

*Tom.*—C'est la porte de dehors qui était toute grande ouverte.

*Julie.*—Est-ce que je vais laisser le gaz allumé pour monsieur ?

*La dame.*—Inutile ; mon mari m'a embrassé trois fois avant de partir ce soir et m'a donné \$20 pour m'acheter un chapeau : c'est qu'il était décidé à rester au club jusqu'au matin.

*La femme.*—Veux-tu de ces confitures de prune, John ? C'est moi qui les ai faites.

*Le mari.*—Non, je ne les aime pas avec les noyaux.

*La femme.*—Mais celles-là n'ont pas de noyaux.

*Le mari.*—C'est donc cela ! Il me semblait qu'elles avaient quelque chose qui ne va pas.

*Une dame essayant une robe neuve chez sa modiste.*—Elle est bien courte et bien étroite. Jamais je ne croirai que vous y avez mis toute l'étoffe que je vous avais apportée.

*La modiste.*—Mais ! vous m'y faites penser. Est-ce que je n'aurais pas fait erreur et mis l'étoffe de la robe dans le chapeau et fait la robe avec l'étoffe du chapeau ?

*Tère amie.*—Ces servantes deviennent de plus en plus insolentes.

*2ème amie.*—En as-tu fait de nouveau l'expérience ?

*Tère amie.*—Oui, d'une façon incroyable. Imagine toi que je lui ai demandé son nom et elle a eu l'audace de me répondre : *Emma*, comme je m'appelle moi-même.

*Clara.*—Eh, nest, avez-vous reçu ma lettre de remerciements pour les diamants que vous m'avez envoyés ?

*Ernest.*—Oui ; vous m'excuserez si j'attire votre attention sur une petite faute qui s'est glissée dans votre note.

*Clara.*—Qu'est-ce que c'est donc ?

*Ernest.*—Vous épelez *diamants* avec deux m.

*Clara.*—Je l'ai fait exprès pour conserver l'unité.

*Ernest.*—L'unité ? De quelle manière ?

*Clara.*—Je voulais que mon orthographe correspondit à la valeur des diamants. S'ils avaient été vrais, je n'aurais mis qu'un m. Mais comme ils sont faux, je me suis crue obligée d'en mettre deux.

*Madame J.*—John, ton haleine te trahit.

*John.*—C'est (hic) parce que j'ai mangé (hic) des oignons.

*Madame J.*—Tu peux bien sentir l'oignon, mais tu ne le marches pas.

*Brown.*—Le mariage change tout.

*Jeune marié.*—Oui, surtout les billets de banque de \$100.

—Comment ? du champagne à un simple lunch !

—Vois-tu, la glace est trop chère pour que je songe à l'eau froide.

—Ce garçon-là me tombe sur les nerfs ; je ne peux pas avaler ses histoires.

—Tu fais bien, car elles ne sont pas fraîches.

Nouveaux mariés :

*Elle.*—Et tu vas m'aimer sans cesse, tout le long de la journée ?

*Lui.*—Oui, sois en sûre ; seulement laisse-moi un peu de temps libre pour les repas.

—Comment ! tu vas chez cet usurier ?

—Ne penses-tu pas que je préfère encore mieux le contact d'un usurier qui me prête de l'argent à quinze pour cent, que celui d'un gros monsieur qui m'en refuse à cinq pour cent ?

*Jones.*—Je suis allé au mariage de Mathilde. C'était toute une affaire. Son père avait manqué le train ; en sorte qu'elle a dû se livrer elle-même. La pauvre enfant, elle ne se possédait pas, tant elle sentait sa fausse position.

*Smith.*—Puisqu'elle se donnait, il est tout naturel qu'elle ne se possédât pas.

*Pancrace.*—Qu'est-ce que c'est que cela ? Un œil au beurre noir, une blessure au front ! Sors-tu d'un accident de chemin de fer ?

*Horace.*—Pis que cela ; ma femme m'a envoyé un fer à repasser par la tête.

*Pancrace.*—Mais pourquoi n'as-tu pas paré le coup ?

*Horace.*—C'est précisément parce que j'ai paré le coup que je l'ai attrapé.

*Gros parvenu* plein de prétention à un homme politique.—Vous avez la position, j'ai l'argent. Pourquoi ne pas combiner les deux choses en arrangeant le mariage de mon fils avec l'une de vos filles ?

*L'homme politique* (devenu pâle mais gardant son sang-froid).—Ça a du bon sens ; laquelle voulez-vous : la fille d'enfants ou la fille de chambre ?

## DISTRACTION

*Julienne.*—Qu'est-ce qui vous frappe le plus dans le bicyclette ?

*Alfred.*—Les chemins raboteux, mademoiselle.

## TENUE DE LIVRES

*Le mari.*—Ma femme tient mes affaires à double entrée ; c'est-à-dire que l'argent que j'entre dans la maison par la porte de devant, en sort immédiatement par la porte de derrière.

## LA CHARITÉ DES FEMMES

*Monsieur Ulysse.*—Quelle belle personne que Mademoiselle Jeanne ? Elle est si bien plantée, si sûre d'elle-même !

*Mademoiselle Henriette.*—Elle peut bien être sûre d'elle ; il y a assez longtemps qu'elle se connaît.

## MIEUX QUE BEAUCOUP D'AUTRES

—N'est-ce pas malheureux pour ce pauvre Denis ? Depuis qu'il a ouvert son magasin d'épicerie, il n'a pas fait son sel !

—Un si honnête homme !

—C'est cela : il l'a acheté.

## PRATIQUE A IMITER

Il y a, à West Newton, en Pensylvanie, un jeune homme qui fréquente une jeune fille. Aussitôt qu'il arrive chez sa belle, sa mère le met à fendre le bois, entrer le charbon, donner un petit coup de bêche dans le jardin, tenir des chevaux de laine dans ses bras, etc. Il ne s'en plaint pas encore ; mais il a bien peur que, durant son travail, la mère n'envoie coucher sa fille.

## NUIT DE TERREUR

*Un ami à un journaliste.*—Tiens, j'ai rêvé à toi cette nuit ; j'ai lu un de tes articles.

*Le journaliste* se rengorgeant.—C'est très flatteur pour moi.

*L'ami.*—Ce qu'il y a de curieux, c'est que je me disais dans mon songe : "Je rêve, il faut pourtant que je me réveille," mais plus je lisais ton article, plus j'étais dans l'impossibilité de me réveiller.

## LES ABUS DU PROGRÈS

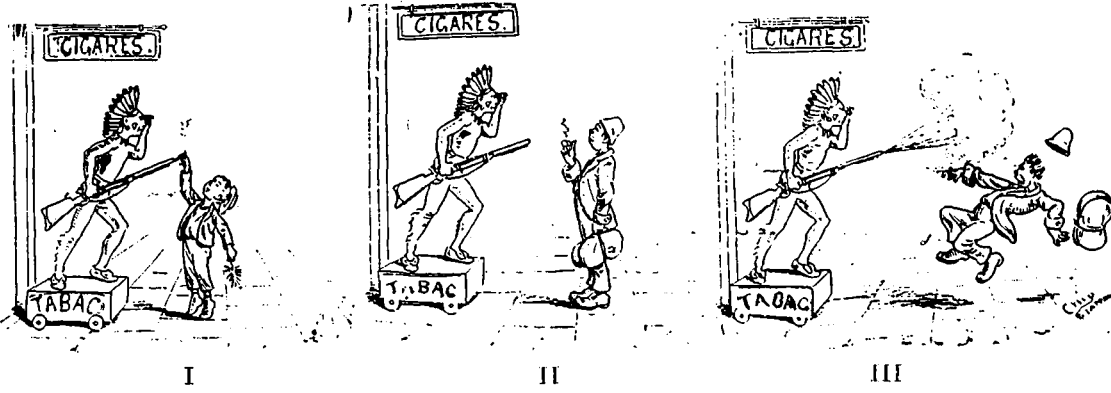
*Mademoiselle Latouche.*—Quelle absurdité que ces nouvelles fenêtres des chars Pullman, qu'on ferme ou qu'on ouvre à volonté en pressant sur un bouton !

*L'ami.*—Vous n'êtes pas sérieuse : c'est d'une facilité admirable. Vous vous rappelez la misère qu'il y avait à manœuvrer l'ancien système.

*Mademoiselle Latouche.*—Comment donc ! C'est exactement pour cela. On ne peut plus faire semblant d'avoir de la misère pour donner le prétexte à un beau garçon de venir nous donner un coup de main.

## LA PERFIDIE DE CES SAUVAGES !

SAGESSE RIMÉE



I  
Un gamin se met dans la tête d'insinuer un pétard allumé dans le fusil du sauvage qui sert d'enseigne.

II  
Quand arrive un jeune particulier des paroisses nouvelles, qui n'a jamais vu la ville.

III  
—Catanchien ! Que c'est sournois des sauvages ! On ne peut pas les regarder, même quand ils sont en bois.

## VERITABLE HOSPITALITE



I  
*Timothé, à Trefflé.*—Nous voilà mal pris. J'ai oublié mon bidon et j'ai une sécheresse de chien dans le gosier.

II  
*Brigitte, (qui ne peut pas voir souffrir personne.)*—Prenez-en une bonne gorgée, ça vous remettra. Le mioche en a beaucoup trop.

## CHARITE BIEN ORDONNEE



*M. Porcin.*—Allons, jeune homme, pourquoi ne donnes-tu pas ton siège à l'une de ces dames ?  
*Le gamin, (furieux.)*—Oh ! Vinguissime ! Pourquoi que vous ne donnez pas vos deux sièges, vous, aux deux dames ?

L'amour se soutient par l'espoir,  
Le zèle par la récompense,  
L'autorité par le pouvoir.  
La faiblesse par la prudence,  
Le crédit par la probité,  
L'honneur par la sincérité,  
La santé par la tempérance,  
L'esprit par le contentement,  
Le contentement par l'aisance,  
L'aisance par l'arrangement.

Plus de douceur que de beauté  
Me semble aux femmes nécessaire ;  
Plus d'éclat que de vérité  
Dans un auteur ne me plaît guère.  
Pour être heureux il faut avoir  
Plus de vertu que de savoir,  
Plus d'amitié que de tendresse,  
Plus de conduite que d'esprit,  
Plus de santé que de richesse,  
Plus de repos que de profit.

Petit bien qui ne doit rien,  
Petit jardin, petite table,  
Petit minois qui m'aime bien  
Sont pour moi chose délectable.  
J'aime à trouver, quand il fait froid,  
Grand feu dans un petit endroit ;  
Les délicats font grande chair,  
Quand on leur sert dans un repas,  
De grands vins dans de petits verres,  
De grands mets dans de petits plats.

Il résulte de ce langage  
Qu'il ne faut jamais rien de trop ;  
Que de sens renferme ce mot,  
Qu'il est judicieux et sage !  
Trop de repos nous engourdit,  
Trop de fracas nous étourdit,  
Trop de froideur est indolence,  
Trop d'activité turbulence,  
Trop d'amour trouble la raison,  
Trop de remède est un poison,  
Trop de finesse est artificiel,  
Trop de rigueur est dureté.  
Trop d'économie avarice,  
Trop d'audace témérité,  
Trop de bien devient un fardeau,  
Trop d'honneur est un esclavage,  
Trop de plaisir mène au tombeau,  
Trop d'esprit nous porte dommage,  
Trop de confiance nous perd,  
Trop de franchise nous dessert,  
Trop de honte devient faiblesse,  
Trop de fierté devient hauteur,  
Trop de complaisance bassesse,  
Trop de finesse fadeur.  
Ce trop pourrait à bien le prendre,  
Aisément se changer en bien,  
Cela vient faute de s'entendre  
Le tout souvent dépend d'un rien.  
Un rien est de grande importance  
Un rien produit de grands effets ;  
En amour, en guerre, en procès,  
Un rien fait pencher la balance,  
Un rien nous pousse auprès des grands  
Un rien nous fait aimer les belles,  
Un rien fait sortir nos talents,  
Un rien dérange nos cervelles ;  
D'un rien de plus, d'un rien de moins,  
Dépend le succès de nos soins :  
Un rien flatte quand on espère,  
Un rien trouble lorsque l'on craint ;  
Amour ton feu ne dure guère,  
Un rien l'allume, un rien l'éteint.

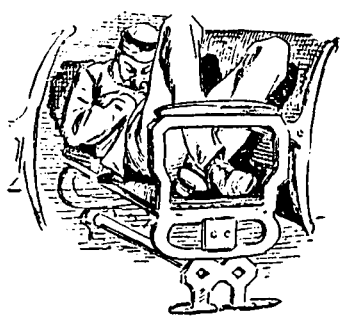
## POUR VIVRE LONGTEMPS

Pour vivre dix fois dix, faut se lever à six, manger la soupe à dix, le soir souper à six et se coucher à dix.

Huit heures au sommeil, huit heures au travail, huit heures au repos.

## COMBINAISON QUI NE VAUT PAS DEUX SOUS

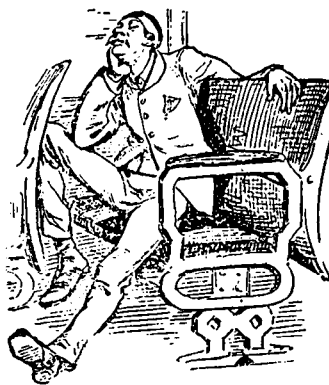
## UN MOT D'AFFAIRES



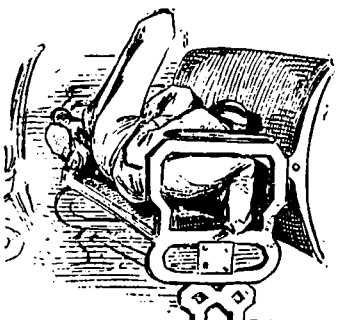
I  
Joseph Grandejigues veut économiser le prix d'un lit de Pullman.



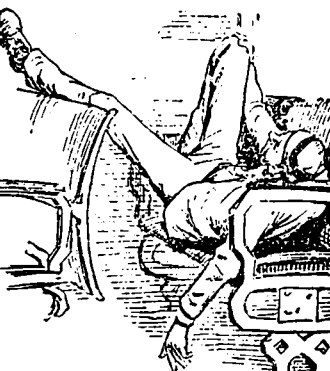
II  
Mais il trouve son installation un peu gênante ;



III  
Et il décide de rester assis.



IV  
Comme cette détermination pèche par la base, il invente une autre position qui ne vaut pas mieux.



V  
Enfin, il trouve son aplomb ; et il commence le plus délicieux des sommeils, quand le conducteur crie....



VI  
Le conducteur.—Tickets.



*Jeune fille pratique.*—Dis donc, Eugène, voilà six mois que tu es toujours par ici. Qu'est-ce que tu cherches donc !

*Eugène.*—C'est que, vois-tu, cousine... vraiment...

*La jeune fille pratique.*—Tiens, nous allons jouer : *Quitte ou double.*

## PINCÉE DE CONSEILS

Les épinards agissent directement sur les rognons.

Le dandelion (pissenlit) de même.

Les asperges purifient le sang.

Le céleri agit admirablement sur le système nerveux et guérit le rhumatisme et la névralgie.

Les tomates agissent sur le foie.

Les betteraves et les navets aiguillonnent l'appétit.

La laitue et le concombre rafraîchissent le système.

Les oignons, les échalottes, l'ail, les olives stimulent la circulation et, en augmentant la salive et le suc gastrique, facilitent la digestion.

Les oignons rouges sont un excellent diurétique, tandis que les oignons blancs crus font passer l'insomnie. Ils sont toniques et nutritifs.

Une soupe à l'oignon est un excellent restaurateur dans la débilité des organes digestifs.

## CONTRE LES FUITES D'EAU CHAUDE

Si vos fournaies à eau chaude coulent, voici une excellente composition pour boucher les joints en défaut. Prenez de l'amiante ; broyez-la aussi fine que vous pourrez et mettez-y du blanc de plomb pour en faire une pâte. Cette composition résistera à n'importe quel degré de chaleur ou quelle pression de vapeur. Elle peut même boucher les fissures d'un alambic.

## EMPESAGE DU LINGE

Quand l'empois préparé à l'ordinaire est encore bouillant, le remuer en se servant d'une bougie stéarique. Une partie de la stéarine se fond et se mêle à l'empois auquel elle communique une sorte d'onctuosité qui, sous le fer chaud, produit un magnifique lustrage du linge. Pour 2 livres d'empois, il faut environ 2 pouces d'une bougie ordinaire.

## ÉTOFFES

Pour reconnaître dans une étoffe le mélange des fils de chanvre, de lin et de coton, desséchez très complètement un morceau de cette étoffe, puis plongez ce morceau dans l'huile, exprimez-le fortement, puis regardez par transparence : les fils de lin et de chanvre paraîtront translucides, tandis que ceux de coton garderont leur opacité.

## MARINGOUINS

Voulez-vous faire une expérience curieuse. Si vous pouvez rejoindre un maringouin qui veuille vous piquer, laissez-le faire ; mais retenez votre respiration. Le maringouin ne pourra pas arracher sa lancette de votre peau, tant que vous retiendrez votre souffle.

## CARACTÈRES DE RACE

On dit : écrire en Italien, se vanter en Espagnol, tromper en Grec, et dépenser comme un Français.

Et en fait de chant, l'Espagnol pleure, l'Italien se plaint, l'Allemand beugle, le Flamand hurle, et le Français chante.

Mouton d'Espagne, bœuf d'Angleterre, veau d'Italie.

Des gants de femme doivent être préparés en Espagne, coupés en France, et cousus en Angleterre.

On donne avis aux jeunes gens, que pour avoir un beau physique, il faut réunir la tête d'un Anglais, les yeux d'un Italien, la main d'un Allemand, la taille d'un français, et la jambe d'un Espagnol.

Si j'en crois ce que dit un auteur non suspect, Le mensonge est normand ; gascone l'hyperbole ; Le courage français, la prudence espagnole ; La ruse italienne, et l'artifice grec.

Montesquieu disait à la suite des observations faites dans le cours de ses voyages : l'Allemagne est faite pour y voyager, l'Italie pour y séjourner, l'Angleterre pour y passer et la France pour y vivre.

Il faudrait, disait quelqu'un, naître en Italie à cause de la douceur du climat ; vivre en France à cause de l'adresse à préparer les mets ; mourir en Espagne à cause de la tristesse du pays.

Le chocolat fait les délices de l'Espagne.

Le café apaise les fumées du vin chez les Allemands.

Le thé délaie l'humeur épaisse des Hollandais.

Les liqueurs suspendent la mélancolie des Anglais.

La limonade tempère l'ardeur des Italiens.

La bière réjouit le cœur des Suédois.

L'eau-de-vie est l'élément des Polonais.

Le tabac est la passion des Turcs.

L'hydromel est le nectar des Moscovites.

Une table délicate est le paradis des Français.

Les maris sont maîtres en Allemagne, valets en Angleterre, compagnons en France, géoliers en Italie, tyrans en Espagne.

Vent-on s'informer de quelqu'un, on demande en Espagne : est-ce un grand de première classe ? En Allemagne : peut-il entrer dans les chapitres ? En France : est-il bien à la cour ? En Hollande : combien a-t-il d'or ? En Angleterre : quel homme est-ce ?

La Hollande est un pays où le démon de l'or est couronné de tabac, habillé d'épices, et assis sur un trône de fromage.

Querelle d'avocats.

*Monsieur X... C.M.*—Monsieur confrère n'a pas le droit de faire des allusions aussi blessantes. Dieu merci, j'ai un nom sans tache.

*Monsieur Z...*—Oui, sur la plaque de votre porte ; j'ai remarqué cela l'autre jour.

## CHRONIQUE

Voici un apologue, genre moderne, que nous pourrions intituler : *Les Destructeurs en conseil*.

Un jour du mois dernier, les agents de destruction se donnèrent rendez-vous sur la citadelle de Québec pour mieux s'apprécier et se constituer en club. Quoiqu'ils eussent eu beaucoup de transactions ensemble, certain nombre d'entre eux ne s'étaient jamais vus.

Les deux cousins, *Trains de plaisir* et *Bateau d'excursion* avaient tant entendu parler l'un de l'autre qu'ils se reconnurent à l'air de famille.

— Ça va-t-il toujours comme sur des roulettes ? demanda facétieusement le *Bateau* au *Train*. Car ces deux agents de destruction sont peut-être les plus gais qui existent.

— Je fais assez bien mon petit chemin, reprit le *Train*, surtout quand ça ne va pas sur des roulettes. J'en casse autant que je peux et quand j'ai un pont à défoncer j'ai toujours le soin de réduire, au départ, le prix de passage au minimum.

En disant cela, le *Train* voulut de son chasse-neige jouer avec le *life preserver* du *Bateau*, qu'il prenait pour un bouton ; mais ce dernier, en parant le choc, se heurta sur le *Moulin à scier*.

— Pardon, dit le *Bateau*, des gens de votre importance devraient toujours s'annoncer par leur sifflet. Avez-vous un coroner avec vous ?

— Non, mais si j'avais su que vous étiez ici, je l'aurais amené, dit le *Moulin* en lâchant sa vapeur pour l'écraser d'un rire moqueur.

— Vous riez bien, reprit le *Canistre de dynamite*, mais c'est moi qui vous ferais éclater de rire, si ça me le disait.

Le *Fusil qui ne sait pas chargé*, sortit du coin de la fenêtre où il s'était endormi, pour s'informer s'il n'y avait pas moyen de régler la difficulté.

— C'est moi qui va la régler, cria le *Canistre d'huile à charbon de la cuisine*.

— Lâche-moi cet air *Canistre* interrompit le *Gas explosible*, qui adore les saillies brusques.

Dieu sait où les bavardages se seraient arrêtés, quand la *Prescription pharmaceutique mal exécutée* les menaça tous de son régal.

— Paix aux hommes de bonne volonté, suggéra le *Tunnel* d'une voix caverneuse.

— Ferme ta gueule noire, ou je te donne un cours de dépeçement, reprit la *Chaudière à vapeur*.

Croyant la collision proche, le *Poêle des chars* entra vivement ; mais il trouva le chemin barré par le *Fil électrique* qui offrait la main à tout le monde.

— Recevez-moi dans votre Association, supplia l'*Ascenseur* ; je fais de mon mieux.

— Pas d'associés comme cela ! Vous ne pouvez pas vous tenir, dit l'*Ice cream*.

— Comment cela ? reprit l'*Ascenseur* avec froideur.

— Puisque vous êtes toujours à dégringoler, riposta l'*Ice cream*, fière de son calembourg.

Messieurs, interrompit le *Pistolet-joujou*, puisque vous parlez ascension, permettez-moi de vous présenter un ami qui monte son monde autrement que le postulant actuel. C'est par millions qu'il fait tourbillonner les hommes à toutes les hauteurs possibles et impossibles. Jamais il ne manque son coup... Tiens, moi aussi je fais des *jeux de mains*, car je veux vous parler de notre maître à tous : *Le Whiskey*.

A ces mots une immense acclamation fit trem-

bler le Cap Diamant sur sa base et le *Whiskey* fut proclamé le roi des destructeurs.

Seule la *Goutte d'eau*, verte de colère, refusa de se répondre en exclamations.

— Tout l'esprit n'est pas dans le *Whiskey*, fit-elle. C'est un mauvais coucheur ; je lui ai fait toutes les avances possibles, je ne refuse jamais de me mêler à ses *cocktails*, à ses *punchs*, à ses *John Collins* ; et, cependant, chaque fois qu'il se sent maître du terrain il m'exclut de ses domaines. Tous les honneurs sont pour lui, tandis que mes papiers de famille remontent au déluge et que mes naufrages, mes inondations et mes catastrophes de réservoirs et d'écluses accomplissent des merveilles. Pour vous faire voir que je n'ai pas de rancune, je vais tout de même vous payer une petite traite, avant que nous nous séparions.

Un éclat de rire accueillit la proposition.

— Une traite à l'eau claire ! On vous en souhaite, entendit-on de tous côtés.

— Vous croyez cela, vous autres, reprit la *Goutte d'eau* ! Eh ! bien : *A votre santé !*

Au même moment, cent mille tonnes de roc se détachèrent du Cap Diamant.

\* \*

L'Assurance *New-York Life* qui vient d'élever l'immense édifice de la Place d'Armes annonce une innovation bien remarquable. Elle est en train d'installer dans son huitième étage une bibliothèque légale au coût de \$50,000. L'idée est aussi originale qu'américaine. Le même système fonctionne dans l'immense bâtisse de l'*Equitable* à New-York. Un restaurant est annexé à la bibliothèque et les membres de la profession légale y vont passer l'heure dont ils peuvent disposer. Les hommes d'affaire qui généralement sont aussi occupés que les avocats profitent de ce temps pour aller causer avec eux de leur difficultés ou de leurs entreprises, tout en faisant bonne chère ; car le restaurant ne le cède en luxe et délicatesse ni au *Delmonico*, ni au *Brunswick*, ni au plus huppé des clubs. Club est le mot, car toute l'organisation est faite sur la base et avec les principes du club. Et à ce point de vue, le restaurant de l'*EQUITABLE* a un trait unique, il contient un département pour les femmes.

Généralement les hommes ne pensent qu'à eux dans ces installations ; et les femmes seules ne savent où aller, bien qu'elles aient aussi droit que leur mauvaise moitié aux distractions légitimes d'un petit dîner par-ci par-là. En entrant dans le club de l'*Equitable*, les dames sont chez elles ; elles ont, de plus, l'avantage de luncher avec leurs maris.

Faisons remarquer en passant qu'avec le système d'ascenseurs rapides, la vogue est aux huitième, neuvième, dixième et même onzième étages. L'air y est toujours meilleur, la vue plus gaie et le bruit de la rue n'y arrive presque pas.

\* \*

La vie n'est qu'une série de contrariétés. Ainsi : S'il y a une belle pièce de grain, c'est dans celle-là que les animaux entreront.

Si vous avez une pleine poche de papiers, celui que vous cherchez en sortira le dernier.

Si vous échappez une *beurrée*, elle tombera le beurre en bas.

Dans une tempête, le vent renversera toujours le plus bel arbre.

Vos enfants ne sont jamais aussi maussades que lorsque vous avez de la visite.

Il ne manque jamais de pleuvoir un jour de pique-nique ou d'une célébration quelconque.

Ce sont les plus incrédules qui sont les plus superstitieux.

Si vous voulez trouver le propriétaire d'un mouchoir perdu, vous ne découvrirez la marque qu'au quatrième coin.

Si vous vous trouvez forcé de changer de parapluie ou de chapeau, vous restez toujours avec le plus vilain.

C'est toujours un vieux souvenir de famille que la servante a le soin de briser.

Il ne pleut jamais quand vous avez votre parapluie et *vice-versa*.

Les affections les plus nobles se placent sur les sujets les moins dignes.

Vous avez toujours une fenêtre ouverte dans les chars lorsque vous voudriez l'avoir fermée, ou vous vous trouvez en face d'un consommif en été lorsque vous voudriez avoir de l'air.

Vous voyez foule de gens pleurer à un mariage et rire à un enterrement.

C'est quand vous avez le plus besoin de dormir que vous ne pouvez fermer l'œil.

Vous n'êtes jamais capable de faire une impasse au whist sans que votre voisin de gauche n'ait la carte majeure.

S'il n'y a qu'un petit trou d'eau sur toute la longueur de la rue Notre-Dame, il y passe une voiture qui vous éclaboussé au moment où vous êtes là vous-même.

Si vous avez un panaris, c'est toujours le doigt malade qui est le plus pressé à heurter sur quelque chose.

Si vous avez peur des chiens, c'est toujours vous que cette engeance choisit dans une foule.

Si un gamin a planté une épingle dans une chaise, c'est celle-là que vous avez la précaution de choisir.

\* \*

On parle des Gascons et des Marseillais comme de vantards surhumains. Nos Canadiens pourraient s'entreprendre avec eux et s'en tirer honorablement. Je n'en veux que l'exemple suivant. Un brave cultivateur du fond des Laurentides était à tracer l'éloge de son fils qui avait fait le tour du monde.

— Mais alors, dit l'un des auditeurs, il a dû aller au Pôle Nord ?

— Sapergué, oui ! Il a été quatorze lieues plus loin que tous les autres voyageurs dans le Pôle Nord. Tu sais là où le ciel rejoint la terre, eh ! bien, le crapaud d'enfant, il a trouvé une craque, il s'est traîné sur le ventre dedans, et il est arrivé juste, en s'étirant le cou, pour voir de l'autre bord.

— Et puis ? Qu'est-ce qu'il y a de l'autre côté ?

— C'est coupé à pic. Il n'y a plus rien du tout.

\* \*

Cette précieuse faculté de l'imagination me fait songer au pêcheur d'en bas à qui l'on apprenait qu'on vient de reprendre dans le Potomac un poisson relâché en 1880 avec une sonnette attachée à la queue.

— Vous ne me croyez peut-être pas, dit-il ; mais j'ai vu mieux que cela par ici. Il y a quelques années un monsieur avait attaché un petit sifflet à la queue d'un saumon de dix livres et avait remis le poisson dans l'eau de la *Métapédia*. Trois ans plus tard, on a repris le poisson. Il n'avait nullement profité et pesait encore dix livres ; mais le sifflet était devenu un cornet à piston, et le docteur de la place qui est bien savant, a déclaré que si on ne l'avait pas dérangé, il serait devenu un soufflet de phare pour la brume.

\* \*

Finissons par les mots de la semaine, tout à fait frais. En défendant l'autre jour Boucher, son client, Cornellier, avait eu de superbes mouvements d'éloquence. Un petit monsieur, un inconnu, enlevé par la péroraison, vient le féliciter.

— Vous me rappelez si bien Demosthène, lui dit-il avec effusion.

En revanche, un autre auditeur est sorti de la cour dégoûté.

— Quoi, criait-il, un homme de rien, un coquin comme Boucher, l'encomparer à toutes sortes de monde, même à Hérode et à Pilate ! C'est trop raide.

\* \*

On sait que la plupart de nos familles ont dans la maison le portrait de Pie IX. Dernièrement, le fils aîné dans une résidence de la rue St. Hubert, apporte le portrait de Léon XIII, représenté comme Pie IX en grand costume pontifical. La bonne vieille grand-mère, bien plus frappée des costumes que des figures, s'écrie, en le voyant :

— C'est si bien lui !

TOUCHE A TOUT.

## LE SIÈCLE DES FACULTÉS.

Selon Athenius, professeur de belles-lettres à Urbin et bibliothécaire du duc Guido Ubaldo, sous le pontificat d'Alexandre VI !

Le cœur est le principe de la sagesse,  
Le poumon est le principe de la parole,  
Le fiel est le principe de la colère,  
La rate est le principe des rires,  
Et le foie est le principe de l'amour.

## INVITATION A LA VALSE

*La femme.*— Vas-tu à la chasse, mon mari ?

*Le mari.*— Oui, chère.

*La femme.*— Qu'espères-tu tuer ?

*Le mari.*— Des perdrix.

*La femme.*— Si j'avais un fusil, je sais bien ce que je tuerais, moi.

*Le mari.*— Et quoi donc ?

*La femme.*— Je tuerais mon vieux chapeau, dans l'espoir d'en avoir un neuf.

## LES ELECTIONS SIMPLIFIÉES

Baptiste a appris qu'il y avait une élection dans un comté du Haut-Canada. Il passe devant les affiches de *La Presse* ; mais comme il a la vue courte il demande à son voisin quel est le résultat de la votation.

— Vous n'avez qu'à lire ; c'est écrit là, reprend le voisin peu complaisant.

Baptiste part en grognant, quand il aperçoit une autre planche noire à l'entrée du restaurant Duperrouzel, juste à la portée de sa vue. Il lit :

Sirloin . . . . . 25

Pork chops . . . . . 15

— Hourrah pour Sirloin ! s'écrie-t-il en repartant.

## LES EFFETS DU FROID

Dans un réduit pauvre mais malhonnête :

*L'enfant.*— Papa, est-ce vrai que le froid fait tout rapetisser ?

*Le père.*— Oui. Tiens, tu te rappelles que durant un gros froid de l'hiver dernier, la corde de bois du curé est venue presque à rien.

*L'enfant.*— Mais pourtant, dans le même temps, la provision de bois qu'il y avait dans notre cheminée s'est trouvée à grossir beaucoup, beaucoup.

*Le père.*— C'est vrai, en vertu du même principe. Comme il faisait froid dehors, nous chauffions plus fort et la chaleur fait élargir, de même que le froid fait rapetisser. Tu vois comme tu poses des objections pas fines !

## PHILOSOPHIE CONDENSÉE

Il y a six choses que le Seigneur hait, et il a le septième en abomination :

Les yeux altiers, la langue menteuse, les mains qui veulent le sang innocent ;

Le cœur qui médite de noires pensées, les pieds qui se hâtent de courir au mal ;

Le faux témoin qui respire la perfidie, et celui qui sème la discorde entre les frères.

(Prov., ch. VI, v. 16, 17, 18, 19.)

Thalès dit que de toutes les choses :

La plus ancienne est Dieu ;

La plus belle est le monde ;

La plus forte est la nécessité ;

La plus grande est l'espace ;

La plus sage est le temps ;

La plus prompte est la pensée ;

La plus commune est l'espérance.

L'homme, disait Prioli, ne possède que trois choses : l'âme, le corps et les biens, qui sont continuellement exposés à trois sortes d'ambuscades : l'âme à celle du démon, le corps à celles des médecins et les biens à celles des avocats et des procureurs.

Pythagore disait : Il ne faut faire la guerre qu'à cinq choses : aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du cœur, aux séditions des villes et à la discorde des familles. Voilà les cinq choses qu'il faut combattre de toutes ses forces, même par le fer et par le feu.

La félicité, selon Sorbière, consiste dans quatre choses :

La santé ;

La tranquillité d'esprit ;

Les biens de la fortune ;

Des amis de réputation.

La poule sauvage ne se désaltère jamais par une goutte d'eau qu'elle n'élève ses regards vers le ciel.

Que ta bouche soit la prison de ta langue.

*Proverbe arabe.*

Enfant, honores ton père ; et toi, père, observe-toi.

*Proverbe grec.*

A chaque méchant, son mauvais jour.

La punition est boiteuse, mais elle arrive.

*Proverbe espagnol.*

Dieu n'a fait personne pour l'abandonner.

*Proverbe portugais.*

Gagner ce qu'on peut et utiliser ce qu'on gagne, c'est la vraie pierre philosophale.

Commencé est à demi gagné.

*Proverbe allemand.*

Votre estomac est le cheval qui porte tout votre bagage ; avec de sages ménagements, il peut vous mener loin ; mais si vous le chargez outre mesure, ou ne lui laissez pas de repos, il laissera votre bagage en route.

*Simon de Nantua.*

Gouverne ta maison et tu sauras combien coûtent le bois et le riz ; élèves tes enfants, tu sauras combien tu dois à ton père et à ta mère.

*Proverbe chinois.*

Il n'y a pas de plus grand voleur qu'un mauvais livre.

*Proverbe italien.*

Si vous aimez la vie, ne prodiguez pas le temps, car c'est l'étoffe dont la vie est faite.

*Franklin.*

Comme il a fait, fais-lui, et si c'est mal, pardonnez-lui.

Pardonnez tout aux autres et rien à toi.

Sois colimaçon dans le conseil, oiseau dans l'action.

## " AU CHIEN QUI PARLE "

" Du temps où les bêtes parlaient ", a dit le fabuliste ; donc, elles ont parlé, pourquoi ne parleraient-elles pas encore ?

Ne rions donc pas trop de l'affirmation d'un marchand de vin, plaignant il y a quelques jours en police correctionnelle, qui a cru fermement entendre parler un chien, cet animal étant d'ailleurs réputé par son intelligence. On en est plus à ignorer que, par l'instruction, il joue aux cartes, aux dominos et gagne généralement les parties contre ses adversaires ; pourquoi, dès lors, ne lui apprendrait-on pas à parler ?

C'est l'explication donnée par le plaignant de sa crédulité, dont se réjouit fort l'auditoire qui assiste au petit procès d'escroquerie soumis au tribunal,

— Eh bien, lui dit M. le président, vous avez une foi robuste.

Latronche (le plaignant). — Mais, monsieur le président, les consommateurs qui étaient chez moi à ce moment-là, l'ont cru aussi.

M. le président. — Que le chien du prévenu parlait ?

Latronche. — Mais certainement, ni plus ni moins qu'une personne naturelle.

M. le président. — Vous avez tenu une conversation avec lui ? (Rires.)

Latronche. — Oh non ! pas tant que ça.

M. le président. — Alors, qu'est-ce qu'il a dit ?

Latronche. — Voilà. M. Pivot (c'est le prévenu) entre dans mon établissement avec son chien qui était un caniche.

M. le président. — Est-ce que vous le connaissez ?

Latronche. — Le chien ?

Mr, le président. — Le prévenu.

Latronche. — Je ne les connaissais ni l'un ni l'autre. Alors, il se met à une table, le chien saute sur un tabouret à côté de son maître et se met sur son derrière. Je m'approche, je demande à l'individu ce qu'il faut lui servir ; il me répond : Un broc. Là-dessus, voilà une voix toute drôle qui dit : Moi, un morceau de viande ! Je reste de delà, regardant qui est-ce qui avait dit ça avec cette voix-là. Le maître me dit : — Ne faites pas attention, c'est mon chien. — Comment, votre chien ? que je fais. — Oui, qu'il me répond, je lui ai appris à parler. Moi, vous pensez, je ne pouvais pas en revenir, je croyais qu'il se fichait de moi. — Faites-le encore parler, que je dis. Alors il dit : Demandez-lui ce qu'il faut lui servir. Moi, n'y croyant pas, mais pour la chose de voir, je dis au chien : Qu'est-ce qu'il faut te servir ? Il recommence : Un morceau de viande !

Me voilà dans tous mes états. Mes consommateurs, qui s'étaient approchés, étaient là, les bras ballants, et ils disaient : Ah ! il parle ! il parle ! Moi, je ne bougeais pas, tant j'étais la tête à l'envers et que le maître du chien me dit : Eh bien, servez-nous donc ! Je cours chercher le broc à l'individu et la viande au chien . . .

M. le président. — Vous a-t-il dit merci ? (Rires.)

Latronche. — Non, il a sauté sur la viande. Alors voilà les consommateurs qui m'amènent dans un coin et qui me disent tout bas : Achetez-le donc ! ça vous attirera un tas de monde. Vous ferez faire une enseigne : *Au chien qui parle* ; votre établissement ne désemplira pas ; il y a de l'or à gagner.

M. le président. — Et vous l'avez acheté ?

Latronche. Oui, monsieur, 400 fr. ; mais quand j'ai eu donné mon argent, voilà le chien qui dit à son maître : Ah ! c'est comme ça, tu me vends ! Eh bien, je ne chanterai plus.

M. le président. — Et, en effet, il n'a pas reparlé après le départ de son maître ?

Latronche. — Pas un mot, pas une virgule, rien ; mais le soir, tout le monde s'est fichu de moi ; on m'a dit que le maître devait être un ventriloque. Alors me voilà furieux d'avoir été filouté. Je vas chez le commissaire de police, je lui conte mon affaire, il s'est mis à rire à ventre débouffonné.

M. le président. — Il y avait de quoi ; enfin que vous a-t-il dit ?

Latronche. — Il m'a dit que j'étais trop bête et tant pis pour moi.



AUTOMNE

J. HAMON



PREMIERE EXPERIENCE DU TELEPHONE

L'AMATEUR DES COURSES AU TROT



Bureau Central, (au vieux Plichon qui se sert du téléphone la première fois de sa vie pour demander sa femme.)—Hello! L'avez-vous eue?

M. Plichon, (au moment où le tonnerre tombe sur les fils.)—Diable! oui, je l'ai. Je l'ai reconnue tout de suite.

Oncle Sulky, (venant de la campagne.)—Ils me reprendront à venir aux courses par ici!

Un citoyen du faubourg.—Vous ne vous en allez pas, lorsqu'il y a une si belle bouche qui commence?

L'oncle Sulky.—Vous appelez cela une belle bouche, vous! Ils sont tous passés au galop.

DURÉE DE LA VIE ANIMALE.

	ANS.
Abeille.....	1
Aigle.....	100 et plus.
Allouette.....	16 à 18
Ane.....	25 à 30
Anguille.....	15
Araignée.....	1 et plus.
Autour.....	40
Bœuf de trait.....	19
Brebis.....	12
Brochet.....	42
Carpe.....	100 à 150
Cerf.....	25 à 40
Chameau.....	50 à 60
Chardonneret.....	23
Chat.....	18
Cheval.....	25 à 40
Chèvre.....	10
Chien.....	23 à 28
Cigogne.....	100
Coq.....	20
Corbeau.....	100
Crocodile.....	100 et plus.
Daim.....	20
Dauphin.....	30
Ecrevisse de rivière.....	20 et plus.
Écureuil.....	7
Éléphant.....	150 à 200
Grillon.....	19
Lapin.....	8 à 9
Lièvre.....	7 à 8
Linotte.....	14 à 15
Lion.....	60
Loup.....	20
Moineau.....	10 à 20
Ours.....	20
Oie.....	50
Paon.....	24
Perroquet.....	50
Pinçon.....	23
Polype.....	2
Porc.....	20
Poule.....	10
Renard.....	15
Rhinocéros.....	50 à 60
Rossignol.....	16 à 18
Serin, sans accouplement.....	22
Serin, nich. chaque année.....	10
Taureau.....	20
Vache.....	20

TOUT S'OUBLIE

C'était le cas de dire qu'il avait une mine d'affamé. Couvert de loques et de guenilles, sale, honteux comme un chien battu, le pauvre tramp paraissait entrer de reculons; et quand il demanda à manger, tout le monde s'empressa de venir à son secours. En moins de cinq minutes, il était le monarque absolu d'un petit royaume de plats qui ne se composaient pas exclusivement d'os et de graissailles. C'est alors que la maîtresse de la maison se hasarda de dire à ce gargantua qui avalait comme un gouffre :

—Mais, vous mangez comme si vous n'aviez jamais vu une table de votre vie!

Le tramp.—Excusez moi, madame. Je ne mange peut-être pas convenablement; mais voilà un bon bout de temps que je ne m'exerce pas et j'ai oublié.

L'ART D'ÊTRE BELLE

ENGELURES

Il serait difficile de trouver une maladie qui nuise plus à la beauté de la main que les engelures. Outre l'agacement causé par les démangeaisons, agacement dont l'irritation va jusqu'à la frénésie, outre la douleur cuisante qu'elles font éprouver quand elles crèvent, les engelures finissent à la longue par altérer complètement la forme de la main. Les doigts deviennent gros, d'un vilain rouge violacé, laissent parfois des cicatrices et arrivent jusqu'à déformer complètement l'ongle. Les jeunes garçons et surtout les fillettes au tempérament lymphatique en sont surtout atteints.

Il serait souvent facile d'éviter les engelures en employant un traitement préventif, mais elles atteignent le plus souvent les collégiens et les jeunes filles en pension. Or les pauvres enfants n'ont pas dans les maisons d'éducation ces soins de tous les jours qui leur éviteraient ces petits érysipèles qui prennent l'habitude de les visiter chaque hiver.

On dit que le meilleur moyen d'éviter les engelures est de ne jamais se laver les mains à l'eau chaude. Comment se fait-il alors que cette maladie sévise à ce point dans les collèges et dans les pensions où l'eau chaude est inconnue pour les soins de la toilette? Je pense au contraire qu'il faudrait toujours se laver les mains à

l'eau chaude et très fortement ammoniacuée. J'ai vu ce système réussir dans beaucoup de cas, ainsi que toutes les frictions et les lotions aromatiques.

Je recommande particulièrement les lotions constamment répétées à l'eau-de-vie camphrée, à l'eau de Cologne, au vin aromatique et à l'alcool.

Il est certain qu'en soignant les engelures dès le début, c'est-à-dire lorsque les doigts commencent à enfler légèrement, on éviterait des complications plus graves.

Il y a deux sortes d'engelures: les engelures sèches qui produisent un simple gonflement et une démangeaison insupportables, et les engelures à ampoules.

Celles-ci sont le résultat d'un engorgement qui arrive à l'ulcération. L'ampoule se transforme en plaie qui laisse toujours une cicatrice sur la peau lorsque le beau temps apporte enfin le remède à ces tristes inconvénients.

Toutes les femmes qui ont la coquetterie de la main frémiront en pensant que leurs enfants pourraient être exposés à de semblables maladies. Il est évident qu'avant d'en arriver là, les engelures se sont annoncées par un simple gonflement. Or, si on ne peut éviter l'engelure sèche, qui laisse aussi quelques traces, il faut absolument la guérir et l'arrêter dans sa marche ascendante.

Outre les frictions recommandées plus haut, il est bon de ne jamais sortir sans gants, d'éviter le froid et la trop grande chaleur. De plus, les engelures étant le signe d'un tempérament lymphatique, il ne serait pas mauvais de prendre du quinquina, du fer, au besoin de l'huile de foie de morue et quelques purgations, par exemple un demi-verre d'eau de Pullna tous les deux ou trois jours.

Sitôt que les engelures commencent à se montrer, il faut les arrêter tout de suite en les trempant dans le mélange suivant :

- Eau..... Un demi-litre.
- Alun en poudre..... 20 grammes.
- Ammoniacque liquide... Un verre à liqueur.

On peut forcer la dose si elle n'est pas suffisante. On trempe les mains ou les pieds dans ce mélange et on les expose tout mouillés à un feu aussi vif que possible de bois ou de charbon de terre, de façon à les sécher presque immédiatement. Plus cela sèche vite, plus le remède aura d'efficacité.

Il ne faut donc pas craindre la trop grande chaleur. On recommence cela plusieurs fois de suite et au moins trois fois par jour. Je n'ai jamais vu d'engelures persister à la suite de cette médication que l'on continue jusqu'à ce que l'engelure cède.

Je tiens les recettes qui suivent de différents docteurs, mais je garantis l'excellence de celle que je viens de donner, l'ayant expérimentée et fait expérimenter bien des fois avec un succès complet. Ne pas oublier que le bain n'aurait que peu d'effet si les parties malades n'étaient pas exposées MOUILLÉES à un feu très vif. Cela n'empêche pas d'employer en même temps une des recettes suivantes :

*Mélange contre les engelures*

Iodure de potassium..... 10 grammes.  
Safran..... 15 "  
Huiles d'amandes douces.... 150 "  
Faites faire par le pharmacien.

*Pommade du docteur P...*

Camphre..... 10 grammes.  
Laudanum..... 15 "  
Carbonate d'ammoniaque... 10 "  
Acétate de plomb..... 20 "  
Axonge..... 100 "

Frictionnez le soir les parties malades, recouvrez de linge et de ouate pour la nuit.

*Poudre préservatrice.*

Poudre de savon..... 150 grammes.  
Farine d'amandes..... 200 "  
Borate de soude..... 35 "  
Alun..... 30 "  
Farine de moutarde..... 125 "  
Tannin..... 100 "

Se laver les mains avec cette poudre, excellente comme préservatif.

*Baume contre les engelures.*

Huile d'olive..... 15 grammes.  
Acide sulfurique..... 1 "  
Assence de thérébenthine.... 5 "

Un docteur de mes amis recommande à toutes les personnes atteintes d'engelures de frictionner les parties malades tous les soirs en se couchant, avec du jus de citron. Ce remède ne peut s'employer que lorsqu'il n'existe pas d'ampoules.

*Pâte contre les engelures.*

Amandes amères..... 25 grammes  
Miel..... 20 "  
Alcool..... 5 "  
Moutarde pulvérisée... 5 "  
Alun pulvérisé..... 1 "  
Oliban..... 1 "  
Un jaune d'œuf.

*Crème pour les engelures*

Savon médicinal..... 10 grammes  
Glycérine..... 10 "  
Extrait d'opium..... 20 centigr.  
Extrait de Ratania... 1 gramme

Frictionner le soir en se couchant les doigts gonflés et rougis.

*Plusieurs liniments contre les engelures non ulcérées*

*Premier liniment*

Camphre..... 5 grammes  
Alcool rectifié..... 12 "  
Glycérine..... 20 "

Frictionner plusieurs fois par jour.

*Second liniment*

Oxyde de zinc..... 2 grammes  
Acide tannique..... 1 "  
Glycérine..... 10 "  
Baume du Pérou..... 8 "  
Camphre..... 4 "

Oindre matin et soir les parties malades.

*Troisième liniment*

Laudanum de Rousseau 2 grammes  
Glycérine pure..... 10 "  
Beurre de cacao..... 2 "  
Huile d'olive..... 30 "

Étaler sur les parties malades et mettre de la charpie.

*Pommade contre les engelures (ulcérées)*

Chlorure de chaux.... 2 grammes  
Borate de soude..... 2 "  
Axonge fraîche..... 30 "

Employer en onctions matin et soir.

*Autre pommade contre les engelures (ulcérées)*

Baume de Lucatelli... 15 grammes  
Pommade citrine..... 4 "  
Baume du Pérou..... 10 "

Étendre cette pommade sur de la charpie et l'appliquer matin et soir sur les engelures.

Lorsque le gonflement est considérable et lorsque les engelures sont ulcérées, il conviendrait de les recouvrir de cataplasmes de fleurs de sureau ou de camomille, et de les panser avec du cérat laudanisé.

On peut également employer dans certains cas la pommade au goudron et au camphre.

GERÇURES ET CREVASSES

Sans avoir les inconvénients des engelures, les crevasses et les gerçures n'en sont pas moins douloureuses gênantes et fort désagréables aux personnes qui tiennent à la beauté de leurs mains.

Il faut donc à tout prix les éviter ou les guérir lorsqu'on a commis la faute de les laisser prendre possession de l'épiderme.

Il est très mauvais de se laver les mains par trop souvent, si on est sujet aux gerçures qui sont le commencement des crevasses ; il faut avoir soin de parfaitement s'essuyer les mains quand on vient de les laver ; la moindre humidité peut causer ce dessèchement de la peau qui dégénère vite en crevasses.

Il est très mauvais de plonger les mains dans l'eau chaude et de les exposer ensuite à l'air froid.

Les enfants qui travaillent le piano ou qui écrivent dans une pièce froide sont facilement exposés à se ressentir de cette incommodité ; on ne saurait donc prendre trop de précautions.

Les gants de peau très larges et très souples dont on pourrait à la rigueur couper le bout des doigts, pour écrire, coudre ou jouer du piano, sont un excellent préservatif pour le jour ; pour la nuit, je recommande les gants gras préparés.

Les corps gras sont le meilleur remède contre les gerçures ; il est facile de préparer soi-même des pommades souveraines, telles que la pommade à la Joubarbe, au beurre de cacao, à l'ananas, à la moëlle de bœuf et à la fraise. Toutes ces pommades sont également bonnes ; elles se distinguent seulement par leur différent parfum.

Les personnes qui ne veulent pas se donner la peine de les confectionner peuvent s'en tenir au simple glycérole d'amidon qui est moins distingué, mais aussi efficace.

*Pommade au beurre de cacao*

Mettez dans une casserole sur un feu très doux :

Cire vierge..... 50 grammes  
Huile d'olive fine.... 225 "  
Beurre fin de cacao... 125 "  
Blanc de baleine.... 60 "

Quand cette préparation sera fondue, jetez-la dans un mortier, remuez jusqu'à ce qu'elle commence à figer, puis versez à mesure environ un litre d'eau parfumée à n'importe quelle essence.

*Pommade contre les crevasses*

Moëlle de Bœuf..... 25 grammes  
Huile camphrée..... 20 "  
Miel..... 15 "  
Axonge..... 10 "

Faire fondre au bain-marie en remuant et mettre en pot.

*Cold-cream de fraises contre les gerçures*

Faire fondre au bain-marie :

Cire vierge..... 15 grammes  
Huile d'olive vierge.. 125 "  
Beurre de cacao..... 15 "

en agitant, puis mêlez un quart à une demi-livre de grosses fraises pilées et passez au tamis. On bat la préparation pendant le mélange pour l'empêcher de figer.

*Pommade à la Joubarbe.*

Graine de rognon de veau... 15 grammes  
Huile d'amandes douces..... 50 "

Faites fondre et mélangez en battant dans un mortier un quart de livre de suc de feuilles de Joubarbe que vous aurez préalablement extrait en les pilant dans le mortier.

*Pommade contre les crevasses.*

Glycérine pure..... 25 grammes  
Teinture d'aloës..... 4 "

*Glycère contre les gerçures.*

Glycérine..... 8 grammes  
Blanc de baleine..... 4 "  
Cire blanche..... 1 "  
Assence d'amandes amères... 1 à 2 "

Faites fondre le blanc de baleine et la cire, ajoutez la glycérine et l'essence, et agitez vivement jusqu'à refroidissement.

*Lotion contre les crevasses.*

Azotate de plomb..... 10 grammes  
Azotate de fer..... 10 "  
Teinture de camelle.... 15 "  
Eau..... 500 "

*Lotion d'amandes composée.*

Amandes blanches..... 30 grammes  
Hydrolat de fleurs d'orange. 60 "  
Hydrolat de roses..... 250 "

Faites une émulsion, passez à travers une étamine et ajoutez :

Chorhydrate d'ammoniaque... 4 grammes  
Teinture de benjoin..... 8 "

Cette lotion prévient surtout les gerçures.

SUEUR DES MAINS—POIREAUX

Beaucoup de jeunes personnes charmantes, bien élevées et jolies par surcroît, se désolent parce qu'elles sont sujettes à cette infirmité de la sueur des mains, plus fréquente qu'on ne pense.

Elles s'adressent aux parfumeurs dans l'espérance qu'ils leur indiqueront un cosmétique qui dissimule au moins cette ennuyeuse infirmité. Malheureusement il n'y a pas grand'chose à faire, et le docteur est beaucoup plus habile dans ce cas.

En effet, la sueur des mains vient d'une faiblesse générale qu'il importe de combattre par des toniques, de l'exercice et souvent par des eaux sulfureuses. C'est donc un traitement interne.

Cependant on peut employer contre cet inconvénient terrible pour une jolie femme, la poudre d'amidon ou la poudre de lycopode. Il est facile d'en saturer les mains très souvent, surtout avant de mettre des gants et en les ôtant. Je conseillerais de porter avec soi une petite boîte remplie de poudre d'amidon parfumée à l'essence de verveine.

*Poireaux.*

Nous nous sommes déjà occupés des poireaux dans un précédent chapitre. Cependant nous pensons qu'il est utile d'y revenir puisqu'il est question ici de la beauté des mains ; or, les poireaux sont les ennemis de cette beauté. Ils disparaissent quelquefois sans qu'on ait à s'en inquiéter, mais lorsqu'on ne veut pas attendre et qu'on répugne à employer le nitrate d'argent (pierre infernale,) on peut s'en débarrasser de cette façon :

Liez le poireau avec un fil de soie, peu à peu le fil tranchera le parasite qui tombera tout naturellement.

De même pour les verrues sans importance. Quand les verrues sont déjà d'une certaine taille, il existe un moyen qui réussit souvent. Il consiste à placer sur la peau un petit morceau de sparadrap, d'y faire un petit trou pour laisser passer la verrue, et de poser sur la dite verrue un petit cataplasme de farine de blé fortement additionné de vinaigre. On recommence jusqu'à ce que la verrue ait complètement disparu.

Beaucoup de médecins se servent de l'acide acétique ; ils trempent un pinceau dans l'acide, puis ils touchent la verrue chaque matin et chaque soir.

Au bout de quelques jours, toute trace d'accroissance a disparu.

## VOYAGE DE GULLIVER A BRODIGNAC

(Suite)

Il ne pouvait, disait-il, concevoir comment un royaume osait dépenser au delà de son revenu et manger son bien comme un particulier. Il me demanda quels étaient nos créanciers, et où nous trouverions de quoi les payer ; si nous gardions à leur égard les lois de la nature, de la raison et de l'équité. Il fut étonné du détail que je lui avais fait de nos guerres et des frais excessifs qu'elles exigeaient. Il fallait certainement, disait-il, que nous fussions un peuple bien inquiet et bien querelleur, ou que nous eussions de bien mauvais voisins. "Qu'avez-vous à démêler, ajouta-t-il, hors de vos îles ? Devez-vous y avoir d'autres affaires que celles de votre commerce ? devez-vous songer à faire des conquêtes ? et ne vous suffit-il pas de bien garder vos ports en vos côtes ?" Ce qui l'étonna fort ce fut d'apprendre que nous entretenions une armée dans le sein de la paix et au milieu d'un peuple libre. Il dit que si nous étions gouvernés de notre propre consentement, il ne pouvait s'imaginer de qui nous avions peur, et contre qui nous avions à nous battre. Il demanda si la maison d'un particulier ne serait pas mieux défendue par lui-même, par ses enfants et par ses domestiques, que par une bande de fripons et de coquins tirés au hasard de la lie du peuple, avec un salaire bien petit, et qui pourraient gagner cent fois plus en nous coupant la gorge.

Il rit beaucoup de ma bizarre arithmétique (comme il lui plut de l'appeler), lorsque j'avais supputé le nombre de notre peuple en calculant les différentes sectes qui sont parmi nous à l'égard de la religion et de la politique.

Il remarqua qu'entre les amusements de notre noblesse, j'avais fait mention du jeu. Il voulut savoir à quel âge ce divertissement était ordinairement pratiqué et quand on le quittait, combien de temps on y consacrait, et s'il n'allait pas quelquefois la fortune de particuliers et ne leur faisait pas commettre de actions basses et indignes ; si des hommes vils et corrompus ne pouvaient pas quelquefois, par leur adresse dans ce métier, acquérir de grandes richesses, tenir nos pairs même dans une espèce de dépendance, les accoutumer à voir mauvaise compagnie, les détourner entièrement de la culture de leur esprit et du soin de leurs affaires domestiques, et les forcer, par les pertes qu'ils pouvaient faire, d'apprendre peut-être à se servir de cette même adresse infâme qui les avait ruinés.

Il était extrêmement étonné du récit que je lui avais fait de notre histoire du dernier siècle : ce n'était, selon lui, qu'un enchaînement horrible de conjurations, de rébellions, de meurtres, de massacres, de révolutions, d'exils, et des plus énormes effets que l'avarice, l'esprit de faction, l'hypocrisie, la perdition, la cruauté, la rage, la folie, la haine, l'envie, la malice et l'ambition pouvaient produire.

Sa Majesté, dans une autre audience, prit la peine de récapituler la substance de tout ce que j'avais dit, compara les questions qu'elle m'avait faites avec les réponses que j'avais données ; puis, me prenant dans ses mains et me flattant doucement, s'exprima dans ces mots, que je n'oublierai jamais, non plus que la manière dont il les prononça : "Mon petit ami *Grindrig*, vous avez fait un panégyrique très extraordinaire de votre pays : vous avez fort bien prouvé que l'ignorance, la paresse et le vice peuvent être quelquefois les seules qualités d'un homme d'état ; que les lois sont éclaircies, interprétées et appliquées le mieux du monde par des gens dont les intérêts et la capacité les portent à les corrompre, à les brouiller et à les éluder. Je remarque parmi vous une constitution de gouvernement qui dans son origine, a peut-être été supportable, mais que le vice a tout à fait défigurée. Il ne me paraît pas même, par tout ce que vous m'avez dit, qu'une seule vertu soit requise pour parvenir à aucun rang ou à aucune charge parmi vous. Je vois que les hommes n'y sont point ennoblis par leur vertu ; que les prêtres n'y sont point avancés par leur piété ou leur science, les soldats par leur conduite ou leur valeur, les juges par leur intégrité, les sénateurs par l'amour de leur patrie, ni les hommes d'Etat

par leur sagesse. Mais pour vous (continua le roi), qui avez passé la plupart de votre vie dans les voyages, je veux croire que vous n'êtes pas infecté des vices de votre pays ; mais, par tout ce que vous m'avez raconté d'abord et par les réponses que je vous ai obligé de faire à mes objections, je jure que la plupart de vos compatriotes sont la plus pernicieuse race d'insectes que la nature ait jamais laissés ramper sur la surface de la terre."

V. — *Zèle de l'auteur pour l'honneur de sa patrie. — Il fait une proposition avantageuse au roi, qui est rejetée. — La littérature de ce peuple imparfaite et bornée. — Leurs lois, leurs affaires militaires et leurs partis dans l'Etat.*

L'amour de la vérité m'a empêché de déguiser l'entretien que j'eus alors avec Sa Majesté ; mais ce même amour ne me permit pas de me taire lorsque je vis mon cher pays si indignement traité. J'écludais adroitement la plupart de ses questions, et je donnais à chaque chose le tour le plus favorable que je pouvais ; car, quand il s'agit de défendre ma patrie et de soutenir sa gloire, je ne pique de ne point entendre raison ; alors je n'ometts rien pour cacher ses infirmités et ses difformités, et pour mettre sa vertu et sa beauté dans le jour le plus avantageux. C'est ce que je m'efforçai de faire dans les différents entretiens que j'eus avec ce judicieux monarque : par malheur, je perdis ma peine.

Mais il faut excuser un roi qui vit entièrement séparé du reste du monde, et qui, par conséquent, ignore les mœurs et les coutumes des autres nations. Ce défaut de connaissance sera toujours la cause de plusieurs préjugés et d'une certaine manière bornée de penser, dont le pays de l'Europe est exempt. Il serait ridicule que les idées de vertu et de vice d'un prince étranger et isolé fussent proposées pour des règles et pour des maximes à suivre.

Pour confirmer ce que je viens de dire et pour faire voir les effets malheureux d'une éducation bornée, je rapporterai ici une chose qu'on aura peut-être de la peine à croire. Dans la vue de gagner les bonnes grâces de Sa Majesté, je lui donnai avis d'une découverte faite depuis trois ou quatre cents ans, qui était une certaine poudre noire qu'une seule petite étincelle pouvait allumer en un instant, de telle manière qu'elle était capable de faire sauter en l'air des montagnes avec un bruit et un fracas plus grand que celui du tonnerre ; qu'une quantité de cette poudre étant mise dans un tube de bronze ou de fer, selon sa grosseur, poussait une balle de plomb ou un boulet de fer avec une si grande violence et tant de vitesse, que rien n'était capable de soutenir sa force : que les boulets, ainsi poussés et chassés d'un tube de fonte par l'inflammation de cette petite poudre, rompaient, renversaient, culbutaient les bataillons et les escadrons, abattaient les plus fortes murailles, faisaient sauter les plus grosses tours, coulaient à fond les plus grands vaisseaux : que cette poudre, mise dans un globe de fer lancé avec une machine, brûlait et écrasait les maisons, et jetait de tous côtés des éclats qui foudroyaient tout ce qui se rencontrait, que je savais la composition de cette poudre merveilleuse, où il n'entraît que des choses communes et à bon marché, et que je pourrais apprendre le même secret à ses sujets, si Sa Majesté le voulait ; que, par le moyen de cette poudre, Sa Majesté briserait les murailles de la plus forte ville de son royaume, si elle se soulevait jamais et osait lui résister ; que je lui offrirais ce petit présent comme un léger tribut de ma reconnaissance.

Le roi, frappé de la description que je lui avais faite des effets terribles de ma poudre, paraissait ne pouvoir comprendre comment un insecte impuissant, faible, vil et rampant, avait imaginé une chose effroyable, dont il osait parler d'une manière si familière, qu'il semblait regarder comme des bagatelles le carnage et la désolation que une invention si pernicieuse. "Il fallait, disait-il, que ce fût un mauvais génie, ennemi de Dieu et de ses ouvrages, qui en eût été l'auteur." Il protesta que, quoique rien ne lui fit plus de plaisir que les nouvelles découvertes, soit dans la nature, soit dans les arts, il aimerait mieux perdre sa couronne que faire usage d'un si funeste secret,

dont il me défendit, sous peine de la vie, de faire part à aucun de ses sujets : effet pitoyable de l'ignorance et des bornes de l'esprit d'un prince sans éducation. Ce monarque, orné de toutes les qualités qui gagnent la vénération, l'amour et l'estime des peuples, d'un esprit fort et pénétrant, d'une grande sagesse, d'une profonde science, doué de talents admirables pour le gouvernement, presque adoré de son peuple, se trouve sottement gêné par un scrupule excessif et bizarre dont nous n'avons jamais eu d'idée en Europe, et laisse échapper une occasion qu'on lui met entre les mains de se rendre le maître absolu de la vie, de la liberté et des biens de tous ses sujets ! Je ne dis pas ceci dans l'intention de rabaisser les vertus et les lumières de ce prince, duquel je n'ignore pas néanmoins que ce récit fera tort dans l'esprit d'un lecteur anglais ; mais je m'assure que ce défaut ne venait que d'ignorance, ces peuples n'ayant pas encore réduit la politique en art, comme nos esprits sublimes de l'Europe.

Car il me souvient que, dans un entretien que j'eus un jour avec le roi sur ce que je lui avais dit par hasard qu'il y avait parmi nous un grand nombre de volumes écrits sur l'art du gouvernement, Sa Majesté en conçut une opinion très basse de notre esprit, et ajoutait qu'il méprisait et détestait tout mystère, tout raffinement et toute intrigue dans les procédés d'un prince ou d'un ministre d'Etat. Il ne pouvait comprendre ce que je voulais dire par les secrets du cabinet. Pour lui, il renfermait la science de gouverner dans des bornes très étroites, la réduisant au sens commun, à la raison, à la justice, à la douceur, à la promptitude décision des affaires civiles et criminelles et à d'autres semblables pratiques à la portée de tout le monde et qui ne méritaient pas qu'on en parle. Enfin, il avançait ce paradoxe étrange que si quelqu'un pouvait faire croître deux épis ou deux brins d'herbe sur un morceau de terre où auparavant il n'y en avait qu'un, il mériterait beaucoup du genre humain et rendrait un service plus essentiel à son pays que toute la race de nos sublimes politiques.

La littérature de ce peuple est fort peu de chose et ne consiste que dans la connaissance de la morale, de l'histoire, de la poésie et des mathématiques, mais il faut avouer qu'ils excellent dans ces quatre genres.

La dernière de ces connaissances n'est appliquée par eux qu'à tout ce qui est utile ; en sorte que la meilleure partie de notre mathématique serait parmi eux fort peu estimée. A l'égard des entières métaphysiques, des abstractions et des catégories, il me fut impossible de les leur faire concevoir.

Dans ce pays, il n'est pas permis de dresser une loi en plus de mots qu'il n'y a de lettres dans leur alphabet, qui n'est composé que de vingt-deux lettres, il y a même très peu de lois qui s'étendent jusqu'à cette longueur. Elles sont toutes exprimées dans les termes les plus clairs et les plus simples, et ces peuples ne sont ni assez vifs ni assez ingénieux pour y trouver plusieurs sens ; c'est d'ailleurs un crime capital d'écrire un commentaire sur aucune loi.

Ils possèdent de temps immémorial l'art d'imprimer, aussi bien que les Chinois ; mais leurs bibliothèques ne sont pas grandes ; celle du roi, qui est la plus nombreuse, n'est composée que de mille volumes, rangés dans une galerie de douze cents pieds de longueur, où j'eus la liberté de lire tous les livres qu'il me plut. Le livre que j'eus d'abord envie de lire fut mis sur une table sur laquelle on me plaça ; alors, tournant mon visage vers le livre, je commençai par le haut de la page ; je me promenai sur le livre même, à droite et à gauche, environ huit ou dix pas, selon la longueur des lignes et je reculais à mesure que j'avancais des pages. Je commençai à lire l'autre page de la même façon, après quoi je tournai le feuillet, ce que je pus difficilement faire avec mes deux mains, car il était aussi épais et aussi raide qu'un gros carton.

(A suivre.)

## LES BONNES AMIES

Henriette.—Tu sais que la mode défend maintenant de percer les oreilles.

Mina.—Mais alors, tu vas cesser de chanter !



Une scène de la célèbre pièce "Mazepa," qui doit être jouée au Théâtre Royal la semaine prochaine.



Flora.—Maman, je crois que ce poulet là, il a éclos dans un œuf dur, hein !

### BAMBINES DU JOUR

Dernièrement, par une de ces rares belles après-midi que la saison nous ménage je me trouvais assis dans un parc public. Le jardin était presque vide. Des enfants jouaient, coupant de rires aigus le sourd murmure des rues voisines.

Mes regards finirent par s'arrêter sur une petite fille de six ou sept ans, dont la jeune mère causait avec une amie, à quelques pas de moi. C'était une enfant blonde, haute comme ma botte, qui prenait déjà des airs de grande demoiselle. Elle portait une délicieuse toilette : une jupe de soie rose bouillante, laissant voir les jambes couvertes de bas gris-perle ; un corsage décolleté garni de dentelles ; un toquet à plumes blanches ; des bijoux, un collier et un bracelet de corail. Elle ressemblait à madame sa mère, avec un peu de coquetterie en plus.

Elle avait réussi à lui prendre son ombrelle, et elle se promenait gravement l'ombrelle ouverte bien qu'il n'y eût pas sous les arbres le moindre filet de soleil. Elle s'étudiait à marcher légèrement, en glissant avec grâce, comme elle avait vu faire aux grandes personnes. Elle ne se savait pas observée ; elle répétait son rôle en toute conscience, essayant des mines, des moues gracieuses, apprenant des tours de tête, des regards, des sourires. Elle finit par rencontrer le tronc d'un arbre, devant lequel elle tira sérieusement une demi-douzaine de grandes révérences.

C'était une petite femme. Je fus vraiment terrifié de son aplomb et de sa science. Elle n'avait pas sept ans, et elle savait déjà son métier d'enchanteresse. Ce n'est pas Lili qui irait gâter sa belle toilette ; elle préfère ne pas jouer ; elle se tient bien droite dans ses jupes empestées mettant sa joie à être regardée, à entendre dire autour d'elle : " Ah ! la charmante enfant ! "

Cependant Lili saluait toujours le tronc du vieil arbre. Brusquement, je la vis se redresser et se mettre sous les armes ; l'ombrelle penchée, le sourire aux lèvres, l'air un peu fou. Je compris bientôt. Une autre petite fille, une brune en jupe verte, venait par la grande allée. C'était une amie, et il s'agissait de s'aborder en toute élégance.

Les deux bambines se touchèrent légèrement la main, firent les mêmes grimaces d'usage entre femmes du même monde. Elles avaient ce sourire heureux qu'il est de bon ton d'avoir en pareille circonstance. Quand elles eurent achevé leurs politesses, elles se mirent à marcher côte à côte, causant d'une voix fluette. Il ne fut pas question du tout de jouer.

—Vous avez là une jolie robe.

—C'est de la valencienne, n'est-ce pas ? cette garniture.

—Maman a été indisposée, ce matin. J'ai

bien craint de ne pouvoir venir, ainsi que je vous l'avais promis.

—Avez-vous vu la poupée de Thérèse ? Elle a un trousseau magnifique.

—Est-ce à vous cette ombrelle ? Elle est charmante.

Lili devint très rouge. Elle faisait des grâces avec l'ombrelle de sa mère, voyant qu'elle écrasait son amie qui n'avait pas d'ombrelle. La question de celle-ci l'embarrassa, elle comprit qu'elle était vaincue, si elle disait la vérité.

—Oui, répondit-elle gracieusement. C'est papa qui m'en a fait cadeau.

C'était le comble. Elle savait mentir, comme elle savait être belle. Elle pouvait grandir : elle n'ignorait rien de ce qui fait une jolie femme. Avec de telles éducations, comment voulez-vous que les pauvres maris dorment tranquilles ?

A ce moment un petit garçon de huit ans passa, traînant une charette chargée de cailloux. Il poussait des *huc !* terribles ; il faisait le charretier ; il jouait de tout son cœur ; en passant il manqua heurter Lili.

—Que c'est brutal un homme ! dit-elle avec dédain. Voyez donc comme cet enfant est débarrassé !

Ces demoiselles eurent un rire passablement méprisant. L'enfant, en effet, devait leur paraître bien petit garçon de faire ainsi le cheval. Dans vingt ans d'ici, si une d'elle l'épouse, elle le traitera toujours avec la supériorité d'une femme qui a su jouer de l'ombrelle à sept ans, lorsqu'à cet âge il ne savait encore que déchirer ses culottes.

Lili s'était remise à marcher, après avoir rétabli soigneusement les plis de sa jupe.

—Regardez donc, reprit-elle, cette grande bête de fille en robe blanche qui s'ennuie toute seule là bas. L'autre jour, elle m'a fait demander si je voulais bien qu'elle me fût présentée. Imaginez-vous, ma chère, qu'elle est fille d'un petit employé. Vous comprenez, je n'ai pas voulu : on ne doit pas se compromettre.

Lili avait une moue de princesse outragée. Son amie était décidément battue ; elle n'avait pas d'ombrelle, et personne encore ne sollicitait la faveur de lui être présentée. Elle pâlisait en femme qui assiste au triomphe d'une rivale. Elle avait passé le bras autour de la taille de Lili, cherchant à la chiffonner par derrière, sans qu'elle s'en aperçût. Et elle lui souriait, d'ailleurs, d'un adorable sourire, avec de petites dents blanches prêtes à la mordre.

Comme elles s'éloignaient de leur mères, elles s'aperçurent enfin que je les observais. Dès lors elles se firent plus sucrées ; elles eurent des coquetteries de demoiselles qui veulent mériter et retenir l'attention. Un monsieur était là qui les regardait. Ah ! filles d'Eve, le diable vous tente au berceau !

Puis, elles éclatèrent de rire. Un détail de ma toilette devait les surprendre, leur paraître très comique : mon chapeau sans doute, dont la forme n'est plus de mode. Elles se moquaient de moi, à la lettre ; elles raillaient, la main sur les lèvres, retenant les perles de leurs rires, comme les dames font dans les salons. Je finis par avoir honte, par rougir, par ne plus savoir que faire de ma personne. Et je m'enfuis, abandonnant la place à ces deux bambines qui avaient des gaietés et des regards étranges de femmes faites.

Ah ! Emmenez-moi ces demoiselles dans les fermes, habillez-les de toile grise et laissez-les se rouler dans la mare où barbotent les canards. Elles reviendront bêtes comme des oies, saines et vigoureuses comme des jeunes arbres. Quand nous les épouserons, nous leur apprendrons à nous aimer. Elles seront assez savantes.

### LE SYMBOLE DES APOTRES

On prétend qu'il existe dans la bibliothèque impériale de Vienne un manuscrit grec renfermant le *symbole des apôtres* divisé en douze articles, avec le nom de ceux qui les ont composés.

Le premier est attribué à St. Pierre ; le second à St. André ; le troisième à St. Jacques le majeur ; le quatrième à St. Jean ; le cinquième à St. Thomas ; le sixième à St. Jacques le mineur ; le septième à St. Philippe ; le huitième à St. Barthélémy ; le neuvième à St. Mathieu ; le dixième à St. Simon ; le onzième à St. Thadée ; et le douzième à St. Mathias.

Cette opinion n'est pas admise, quoique St. Léon paraisse la partager.

### QUEL EST L'AGE OU LA FEMME TROUVE LE PLUS ORDINAIREMMENT A SE MARIER.

Il résulte d'un relevé fait sur les registres de l'Etat civil à Londres, que sur mille mariages classés selon l'âge des femmes, il s'en est trouvé :

32	dont l'épousée avait de 14 à 15 ans.
101	" " " 16 à 17 ans.
219	" " " 18 à 19 ans.
233	" " " 20 à 21 ans.
165	" " " 22 à 23 ans.
102	" " " 24 à 25 ans.
60	" " " 26 à 27 ans.
45	" " " 28 à 29 ans.
18	" " " 30 à 31 ans.
14	" " " 32 à 33 ans.
8	" " " 34 à 35 ans.
2	" " " 36 à 37 ans.
1	" " " 38 à 39 ans.

On voit d'après ce tableau que c'est de 20 à 21 ans que les femmes trouvent le plus à se marier.

FEUILLETON DU SAMEDI

## LE CHEVALIER LOUIS

## DEUXIÈME PARTIE

(Suite.)

Pas un mot n'était prononcé : on entendait seulement deux respirations oppressées qui ressemblaient au souffle des mourants...

Cette épouvantable lutte dura près de deux minutes.

—Montbars, dit enfin de Morvan saisissant l'échelle, mon vertige est passé... Merci, je vous dois la vie !...

Le jeune homme gravit aussitôt, avec une rare souplesse l'espace de quatre à cinq pieds qui le séparait encore de la fenêtre de la prison.

—A mon tour, donne-moi la main, dit le boucanier de sa voix la plus calme ! je tombe !

De Morvan, son bras gauche passé autour des barreaux, présenta sa main droite au boucanier.

Une seconde plus tard, les fugitifs se retrouvaient dans leur prison.

—Eh bien, mon garçon, dit de Montbars, que penses-tu de ce petit piège ? Ce n'était pas du tout mal combiné. Comment diable n'ai-je pas deviné cela ? J'avais mon idée d'embuscade en tête, c'est ce qui m'a fait faire fausse route... Ah ! gredin de geôlier !... Tiens !... on dirait un bruit de pas qui approchent...

De Montbars, saisissant aussitôt un des barreaux qu'ils avaient sciés, de Morvan et lui, se plaça devant la porte, et baissant la voix :

—Ton poignard à la main, et attention, Louis ! murmura-t-il.

A peine le geôlier était-il à son poste, qu'une clef grinça dans la serrure, et la porte s'ouvrit.

Une lueur éclaira la prison ; le geôlier entra, portant à la main une lanterne sourde.

—Personne ! le piège a réussi, s'écria le misérable, d'un ton joyeux. Monsieur le gouverneur, vous pouvez venir !...

A peine le geôlier achevait-il de prononcer ces paroles, qu'il roula par terre : la barre de fer de Montbars venait de lui briser le crâne.

Au même instant le gouverneur de la prison entra : le boucanier, ramassant la lanterne sourde du geôlier, se plaça entre la porte et M. de Chavaignac, tandis que de Morvan, saisissant le protégé de Dubois à la gorge, lui appuya son poignard sur la poitrine en lui disant :

—Pas un cri, pas un mot, pas un geste, ou vous êtes un homme mort !...

Cette recommandation était du reste inutile ; la stupéfaction du misérable était telle qu'il n'aurait pu articuler une syllabe.

Ses yeux, démesurément ouverts, ses jambes tremblantes, sa pâleur extrême prouvaient assez l'intensité de son effroi.

—Grâce, murmura-t-il enfin d'une voix intelligible et en tombant à genoux.

—Et penser qu'un lâche pareil a manqué de triompher de deux hommes comme nous ! dit de Montbars en haussant les épaules d'un air de pitié. Après tout, la ruse aussi est une force. Le venin du serpent tue comme la griffe du lion.

—Monsieur le gouverneur, continua le boucanier après une légère pause, l'immobilité de votre geôlier vous dit assez combien nous sommes, monsieur le chevalier et moi, expéditifs en besogne, et vous permet de deviner le sort qui vous attend. J'aime à croire que vous ne vous plaindrez pas de notre sévérité.

—Grâce ! grâce ! répéta le Chavaignac déjà à moitié mort d'effroi.

—Réellement, monsieur le gouverneur, vous avez une trop bonne opinion de notre générosité.

De Montbars prit un de ses pistolets, en renouvela l'amorce et l'arma.

Le gouverneur, se traînant jusqu'à lui, se mit à embrasser ses genoux.

—Vous tenez donc bien à la vie ? demanda le boucanier en dirigeant le canon de son pistolet sur le front du misérable.

—Oh !... grâce ! je suis un assassin... c'est vrai !... mais je me repens...

—Sa lâcheté me fait honte, dit Montbars. Chevalier, faut-il épargner cet homme ?...

—Dame ! s'il se repent et s'il consent à nous obéir !

—Je serai votre esclave ! s'écria le gouverneur, ordonnez, vous verrez !...

—Tu nous feras sortir d'ici ?...

—A l'instant, je vous le jure !...

—Eh bien ! allons-nous en, dit tranquillement de Montbars. Le Chavaignac poussa un soupir de soulagement, et manqua, tant sa joie était vive, de tomber en faiblesse.

—Écoute bien, dit de Montbars, nous allons, mon ami et moi, te prendre chacun par un bras, au moindre signe de trahison de ta part, le chevalier te donnera de son poignard à travers le cœur, et moi je te brulerai la cervelle. Je doute qu'accommodé de cette façon, tu en reviennes. Partons !

Le gouverneur, escorté par les deux fugitifs, les conduisit à travers un dédale de salles, de portes et de corridors, jusqu'au dehors du fort Saint-Michel.

Chaque fois qu'ils rencontraient une sentinelle ou une patrouille, le chevalier appuyait un peu lourdement peut-être son poignard sur la poitrine de Chavaignac, et de Montbars armait son pistolet ; aussi le gouverneur s'empressait-il de se faire connaître et de répondre au mot d'ordre !

Une demi-heure plus tard, les deux fugitifs et leur prisonnier se trouvaient sur la grève.

—Mon ami Chavaignac, dit de Montbars, serais-tu assez complaisant pour nous apprendre quel est l'inventeur de ce piège au précipice, dont nous avons manqué être les victimes ?

—C'est l'abbé Dubois !

—Et combien devait-il te donner après notre double chute ?

—Rien, baron. Je gardais ma place de gouverneur, voilà tout.

—Tu as donc une femme et des enfants dans la misère ?

—Non, baron, mais j'ai des dettes de jeu, ce qui est chose encore bien plus sacrée.

—De sorte que c'est seulement pour faire honneur à tes engagements, que tu as consenti à entrer dans le charmant complot tramé contre nous ?

—Oui, monsieur le baron, c'était par honnêteté seulement...

—En ce cas, tu cesses d'être coupable à mes yeux... Au revoir, mon cher monsieur Chavaignac ! Nous ne vous retenons plus.

De Montbars, en prononçant ces mots, leva le bras et laissa retomber son formidable poing fermé sur la tête du gouverneur, qui chancela une seconde et roula sur la grève.

—J'ai frappé de façon à étourdir ce gredin pendant une heure, — à moins toutefois que je ne l'aie tué, — dit-il tranquillement à de Morvan : d'ici à ce qu'il reprenne connaissance nous avons plus de temps qu'il ne nous en faut pour chercher et trouver un asile...

—Pourvu que nous ne soyons ni espionnés ni poursuivis, répondit le jeune homme, car voici déjà plusieurs fois que je vois gliser à travers les rochers un ombre suspecte... Tenez !... justement... regardez !...

A la lueur d'un éclair, — car l'orage n'avait pas cessé, — de Montbars, en suivant des yeux la direction que lui indiquait de Morvan, aperçut un homme qui essayait de se cacher derrière un rocher.

—Sus à l'indiscret ! mon ami ! dit-il en s'élançant de toute la force de son élan.

Une minute après, de Morvan embrassait avec une joie sincère son serviteur Alain !...

—Comment se fait-il que nous te trouvions ici à pareille heure ? lui demanda-t-il.

—M. Cointo m'avait prévenu que vous deviez vous sauver, et depuis lors, j'ai passé toutes mes nuits à rôder sur la grève, répondit Alain. Ah ! jour de Dieu ! que je suis donc content ! Il me semble qu'on vient de me donner un sac d'écus. Je ne me sens pas de joie à... A propos d'écus, maître, je ne vous ai dépensé que mille livres... Mais, venez, l'embarcation vous attend.

Pendant le trajet, de Morvan, après avoir hésité, — de Montbars marchait à ses côtés, — finit par demander à son serviteur s'il n'avait pas entendu parler de Nativá.

—Ah ! la petite pâlotte de Penmark, répondit le Breton, mais si fait donc que j'en ai entendu parler... elle est même venue pour vous voir.

—Nativá est venu me voir ! répéta le jeune homme avec transport, c'est impossible !

—Mais si donc ! la preuve, c'est qu'elle m'a remis un bout de lettre pour vous.

Deux heures après leur évvasion du fort Saint-Michel, les fugitifs montaient à bord du navire que l'armateur Cointo avait frété pour eux, et qui les attendait en louvoyant le long de la côte.

Le premier soin de de Morvan fut de lire le billet de Nativá.

La charmante espagnole lui apprenait que son père avait reçu l'ordre du roi de quitter la France, et que le comte de Monterey et elle devaient s'embarquer pour retourner en Espagne, et de là, passer à Saint-Domingue !

—De Montbars, dit-il en voyant le boucanier venir à lui, où doit nous conduire ce navire ?

—A Saint-Domingue ! répondit joyeusement l'illustre chef de la flibuste des Antilles.

De Morvan embrassa avec transport le billet de Nativá, et levant vers le ciel un regard plein de reconnaissance :

—Oh ! merci, mon Dieu, dit-il, vous protégez mon amour !

Le lendemain matin, le navire, poussé par un vent favorable, s'éloignait à toutes voiles des côtes de France.

—Adieu, pays natal, où je ne laisse point d'ami ! où mon départ n'éveille aucun regret ! dit de Morvan en jetant un dernier regard sur la terre qui commençait déjà à se confondre à l'horizon avec le ciel ; adieu !...

—Point d'inutiles regrets, mon cher Louis, répondit de Montbars : la terre ingrate que tu quittes n'a jamais eu pour toi ni soleil ni tendresse ! elle t'a vu végéter dans la misère !... Tu ne dois plus la fouler du pied que quand tu seras riche et triomphant !... Point de tristesse, songe aux horizons nouveaux, immenses, infinis, qui t'attendent !...

—Oh ! murmura de Morvan, comment pourrais-je regretter la France ! Je vais revoir Nativá !...

XVI

Le 20 avril 1706, un charmant trois-mâts d'environ 150 tonneaux voguait à toutes voiles dans le canal de la Tortue.

A bord de ce navire se trouvaient de Montbars, de Morvan et Alain.

Il était sept heures du soir ; l'horizon embrasé par les derniers feux du jour présentait un de ces admirables et indescriptibles

couchers du soleil si communs sous le tropique, et dont ni la plume ni le pinceau ne sauraient donner une idée.

—Eh bien ! mon cher Louis, dit de Montbars à son neveu tout en aspirant à pleins poumons la brise de terre, que te semble de ta nouvelle patrie ? Vois cette végétation luxuriante, ces forêts sombres, ce ciel de lave, de vermillon et d'or.

—Je cherche en vain des paroles pour rendre mon admiration, répondit le jeune comte de Morvan, la langue humaine reste muette et impuissante devant ces sublimes magnificences de la nature ; mon cœur chante un hymne à Dieu !... Oui, ce pays est bien la terre de mes rêves !

Le canal, large d'environ deux lieues, qui sépare l'île de la Tortue de la côte de Saint-Domingue, présente en effet un point de vue bien digne de frapper l'imagination de l'Européen.

Campée au milieu de l'Océan comme une corbeille de fleurs dans un parterre, l'île de la Tortue, couverte d'épaisses forêts, enveloppée de toutes parts excepté au sud, par une formidable chaîne de rochers, nommée Côte de Fer, ressemble à une immense émeraude enchâssée dans une monture d'acier.

Au midi s'étend la grande île de Saint-Domingue, avec ses mornes veinés, aux formes fantastiques et bizarres, ses habitations pittoresques, ses accidents inattendus de terrain produits par des colères de la nature ; à l'occident et à l'orient, le regard se perd dans l'immensité de l'Océan !

—Ainsi, Montbars, reprit le jeune homme en paraissant s'arracher avec peine à la contemplation de ce magnifique spectacle, la terre que nous côtoyons est cette île de la Tortue que les exploits des boucaniers ont rendue si célèbre.

—Elle-même, mon ami. Cette île située sous le 20<sup>e</sup> degré 30 à 40 minutes de la ligne équinoxiale, et qui n'a pas plus de seize lieues de tour, fait trembler la puissance de Charles II, et jette un ombre dans le soleil d'Espagne. Il n'y a dans cette île de la Tortue, que six quartiers habités : la Basse-Terre, Cayorme, la Montagne, le Milplantage, le Ringot et la Pointe-au-Masson. Les misérables cahutes qui recouvrent ces quartiers ont vu briller plus d'or sous leurs toits de feuilles de palmier qu'il n'en est jamais entré dans le Versailles de Louis XIV. Ce serait une merveilleuse histoire à écrire que celle de cette petite île, une histoire à faire émigrer de leur patrie tous les jeunes gens avides d'émotions et de richesses !

—Mais si cette île est si redoutable à l'Espagne, reprit de Morvan, comment se fait-il que cette nation ne l'ait point encore soumise à ses armes ?

—L'Espagne a tenté bien souvent cette entreprise, répondit le boucanier ; il n'y a pas dans ces seize lieues carrées un seul pouce de terre qui n'ait été arrosé de sang humain ! Grâce à Dieu, nous sommes restés vainqueurs, et nos ennemis gardent encore le souvenir de la dernière défaite que leur a fait subir le brave de Rossey ! Aujourd'hui, une véritable *armada* serait impuissante à nous ravir ce sol si valeureusement défendu et si chèrement payé.

La conversation de Montbars et de de Morvan fut interrompue par l'arrivée d'un canot qui accosta le navire.

Aussitôt les cinq hommes que contenait cette embarcation grimpèrent sur le pont avec une agilité de singe : ces hommes étaient des boucaniers ; de Morvan se mit à les examiner avec une vive curiosité.

Les nouveaux venus portaient pour habitement deux chemises, un haut-de-chausse et une casaque, le tout en grosse toile : leur tête

était abritée par un espèce de bonnet de feutre ou de drap, ayant un bord devant le visage, et semblable à celui d'un *Carapou*.

Des chausses faites de peau de vache ou de sanglier garantissaient leurs jambes nerveuses des morsures des ronces.

Une petite tente de toile filée, présentant une fois roulée, un très-mince volume, était passé en bandoulière autour de leurs épaules : cette tente leur servait à bivouaquer dans les forêts.

Au côté gauche de leur ceinture ils portaient un étui de peau de crocodile contenant quatre couteaux et une baïonnette ; au côté droit, une énorme calabasse pleine de poudre.

Enfin, un fusil à la crosse extrêmement solide et épaisse, au canon long de quatre pieds et demi et tirant douze balles à la livre, complétait leur équipement.

Ces fusils, fabriqués expressément pour les boucaniers par Brachie de Dieppe et Geslin de Nantes, étaient d'une très-grande portée et d'une extrême justesse : ils coûtaient de trois à cinq cents livres.

L'arrivée de ces étranges visiteurs parut causer à Montbars un plaisir extrême.

—La vue de ces casaques imbibées de sang, de ces figures rébarbatives et de ces longs mousquets, me rajeunit de vingt ans, dit-il à de Morvan en l'abandonnant pour se rendre au-devant des boucaniers.

Il fallait que l'illustre chef de la flibuste fût bien populaire, car à peine les gens du canot l'eurent-ils aperçu qu'ils laissèrent éclater les plus vifs transports de joie.

—Eh bien ! mes amis, leur dit Montbars, quoi de nouveau dans ces parages ? Les pirogues espagnoles essayent-elles toujours de piller nos établissements de la côte ? Les prises sont-elles abondantes ? Le gibier donne-t-il ?

Les Espagnols naissent et meurent voleurs, répondit un des boucaniers : comment voudriez-vous, Montbars, que pendant votre absence ils eussent respecté les habitations françaises qu'ils se hasardaient à attaquer, vous présent ! Quant au gibier, ces damnés hidalgos déguenillés le détruisent avec acharnement, afin de nous réduire à la famine. Si cela continue, il ne restera bientôt pas un sanglier dans les forêts, et les boucaniers seront obligés pour ne pas mourir de faim, de monter sur vos vaisseaux et d'entrer dans la flibuste !...

—Il y a déjà longtemps, mes amis, que vous auriez dû prendre ce parti, répondit Montbars. Moi aussi, j'ai mené votre vie des bois. Je sais les privations qu'elle impose : le peu de profit que généralement on en retire. Six mois de rudes travaux et d'un bonheur suivi ne vous donnent pas la vingtième partie du gain que produit une heure de course en mer.

—Ça c'est vrai, répondit un autre boucanier, mais si notre existence a son côté pénible, ne nous offre-t-elle pas aussi de délicieuses jouissances ! Quelle joie est comparable à celle que nous éprouvons en voyant le taureau sauvage tomber foudroyé sous notre balle, en entendant les aboiements de nos chiens, si féroces quand ils flairent l'ennemi, si doux et si obéissants à notre voix !... La mer présente certes un beau spectacle, mais de combien n'est-il pas inférieur à celui de nos forêts lorsque le soleil se lève !... Il y a des moments où l'on se trouve si heureux, qu'on est obligé de pleurer pour ne pas souffrir !... J'ai vu souvent arriver, soit à l'île de la Tortue, soit au Port-Paix, ou à celui de Léogane, des navires flibustiers chargés des dépouilles espagnoles ; les matelots, excités par l'idée des débauches que l'or allait leur procurer, saluaient le rivage de cris bruyants. Eh bien, je puis vous le jurer, Montbars, jamais la ju-

lousie ne m'est entrée au cœur. Combien l'enivrement moral de ces flibustiers, pensais-je, est loin de ce bonheur intime, profond, inexprimable que je ressens en apercevant, au retour d'une longue, fatigante et dangereuse expédition, le mince filet de fumée qui flotte au-dessus du toit de ma pauvre chaumière !... Avec quelle douce volupté je songe à l'accueil que me prépare celle qui m'attend et qui m'aime : au repos que je vais enfin goûter ! Croyez-moi, Montbars, je ne changerais pas mon humble position contre la vôtre si enviée et si brillante !...

De Morvan, en entendant ce langage sortir de la bouche d'un boucanier, ne pouvait revenir de sa surprise, d'autant plus que l'homme qui s'exprimait ainsi présentait dans toute sa personne l'apparence d'une sauvage énergie et d'une grande rudesse.

—Quel est donc ce boucanier ? demanda-t-il à Montbars, une fois que les chasseurs se furent embarqués dans leur canot.

—C'est un ancien professeur de belles-lettres.

—Est-il possible ? Vous voulez railler ?

—Point : je parle fort sérieusement. La population de Saint-Domingue, mon cher Louis, ne ressemble à rien de ce qui existe ailleurs. Tu trouveras ici des hommes appartenant aux plus illustres familles d'Europe et qui, dénués de toute ressource et réduits à la plus extrême misère, accepteront avec reconnaissance l'aumône que leur offrira ta pitié ; à côté de ces puissants déchus, tu verras des gens, sortis des derniers rangs de la société, étaler un luxe, posséder des richesses et jouir d'une autorité inouïe !

—Quelle est, je vous prie, aujourd'hui, la position de la France à Saint-Domingue !

—Magnifique : la moitié de l'île, au moins, nous appartient. Nous avons sous notre domination le terrain qui s'étend depuis le cap Lobos, au midi de l'île, jusqu'au cap de Samana, situé au nord vers le levant.

Nos possessions les plus riches et les plus remarquables sont : le Port-Paix, le Cap et Léogane. Enfin, une immense prairie, ou savane, sépare presque dans toute sa longueur la partie française de la partie espagnole de Saint-Domingue.

Cette savane sert encore chaque jour d'arène à de sanglantes rencontres, dans lesquelles neuf fois sur dix nous restons les vainqueurs.

Montbars allait continuer ces explications, lorsque le navire jeta l'ancre dans le port de l'île de la Tortue.

—Allons d'abord à terre, mon cher Louis, dit-il ; il me tarde de me retrouver parmi mes compagnons d'armes ! Nous reprendrons ce soir cette conversation. Il faut que j'aie un long et sérieux entretien avec toi ; je te dois une grave confidence.

## XVII

Le débarquement de Montbars à la Basse-Terre, bourg situé au pied du fort qui défendait l'entrée de la rade, fut un véritable triomphe : pourtant les boucaniers, habitués aux événements les plus imprévus et aux rencontres les plus extraordinaires, n'étaient pas gens à s'émuouvoir de peu ; il fallait pour qu'ils accueillissent leur illustre chef avec un tel enthousiasme, que celui-ci possédât une merveilleuse popularité.

Montbars, malgré l'empire inouï qu'il savait exercer sur lui-même, montra devant ces témoignages si spontanés d'attachement, une certaine émotion.

Quant à de Morvan, il regardait avec une attention qui absorbait toutes ses facultés la foule si bizarre et si pittoresque des aventuriers.

A une centaine de pas du fort, s'élevait une charmante habitation, la propriété de Montbars ; ce fut là qu'il se rendit.

— Mon cher Louis, dit-il une heure après son arrivée, et lorsqu'il eut reçu les visites sans nombre qui lui venaient de toutes parts, puisque monsieur le gouverneur est absent et qu'il m'est permis de disposer de cette soirée, retirons-nous, si tu le veux bien, dans ce que j'appelle mon salon d'intimité ; j'ai besoin, je te le répète, d'avoir une longue et sérieuse conversation avec toi.

Le salon du boucanier, situé en arrière de l'habitation et donnant sur un délicieux jardin, présentait un *retiro* à rendre jaloux un roi ; cette pièce réunissait tout ce que l'imagination la plus délicate et la plus exigeante pouvait rêver. De Morvan, quoiqu'il ne comprit pas toute la valeur des objets qu'il avait sous les yeux, fut ébloui, émerveillé.

— Vraiment, Montbars, s'écria-t-il, vous m'auriez raconté ce que je vois en ce moment, que malgré ma confiance en vous, je n'aurais pu m'empêcher de vous accuser tacitement d'exagération ou de mensonge. C'est à douter de ses sens ! . . .

— Oui, ma cabine n'est pas trop mal arrangée, répondit le boucanier avec une parfaite indifférence : il y a là pour plus d'un million de tableaux et d'objets d'art. . . Bah ! il faut bien, pour ne pas donner une trop mauvaise opinion de nous aux visiteurs européens, faire certaines concessions à leurs goûts. . .

### XVIII

Quarante-huit heures plus tard, de Morvan arriva à Léogane. La surprise que lui causa l'aspect de cette ville fut grande : jamais il ne se serait attendu à rencontrer sur cette terre de la boucanerie tant de luxe, d'élégance et de richesses.

De tous côtés son regard apercevait des habitations délicieuses, de magasins splendides encombrés de ce mille futilités ruineuses qui tirent leur prix élevé de la monnaie : des jeunes gens vêtus avec un goût exquis, et montés sur de superbes chevaux de race espagnole : des créoles charmantes, couvertes de dentelles et portées, dans de magnifiques palanquins par de nombreux esclaves ; partout, en un mot, l'abondance, le luxe, les raffinements d'une civilisation avancée.

— Quelle différence, dit-il en s'adressant à Montbars, entre Léogane et l'île de la Tortue ! C'est à ne plus se croire dans le même pays !

— Cette différence s'explique fort aisément, Louis. On vient dissiper à Léogane l'argent qu'on a gagné en s'embarquant à la Tortue. Cette ville est le lieu de plaisance de la boucanerie ; en outre, le commerce qu'elle entretient avec l'Europe est des plus actifs et des plus considérables. Mais nous voici arrivés devant la maison du gouverneur, ou, comme on dit ici, devant le *gouvernement* : veux-tu m'attendre ? je serai de retour dans cinq minutes.

A peine de Montbars s'était-il éloigné, que de Morvan fut distrait de ses réflexions par un bruit de musique qui approchait : presque aussitôt il vit les femmes créoles apparaître à leurs fenêtres, les piétons s'arrêter et les nègres danser en se frottant joyeusement les mains.

— Seriez-vous assez bon, monsieur, pour m'expliquer la cause de l'émotion que cette musique, dans le lointain, semble produire sur tout le monde ? demanda-t-il à un jeune homme qui passait.

— C'est le beau Laurent qui, débarqué depuis hier soir, fait ce matin un tour en ville.

— Qui appelez-vous le beau Laurent, je vous prie ?

— Quoi ! vous ne connaissez pas le beau

Laurent ? répéta le jeune homme avec étonnement.

— C'est la première fois que j'entends prononcer ce nom. Au reste, mon ignorance ne doit pas vous surprendre : je suis tout nouvellement arrivé à Saint-Domingue.

— Mais avant de venir dans nos parages vous étiez quelque part ?

— C'est probable : j'étais à Paris.

— Eh bien ! est-ce qu'à Paris et à la cour on ne s'occupe pas du beau Laurent ?

— Pas que je sache, dit de Morvan en souriant.

— C'est incroyable reprit le jeune homme. Je n'ai, il est vrai, jamais quitté l'île de Saint-Domingue, il me semblait cependant que la réputation de Laurent avait dû franchir les mers et s'étendre dans le monde entier.

Cette réponse, faite avec un ton de bonne foi et de conviction véritables, aiguillonna la curiosité de de Morvan, qui allait réitérer sa question ; mais son interlocuteur ne lui en donna pas le temps.

— Tenez, s'écria-t-il, le voici qui débouche au coin de la rue ! . . . Je vous quitte pour aller le voir de plus près. . .

Le jeune créole s'éloigna aussitôt à grands pas, laissant de Morvan aussi intrigué que surpris.

— Ah ! bon ! s'écria Alain placé derrière son maître, voici les musiciens qui se dirigent de notre côté ! . . . Quel malheur qu'au lieu de gratter sur des violons, ils ne jouent pas du binion ! Ça m'aurait fait danser. . .

De Morvan fut alors témoin d'un spectacle bizarre et étrange : il vit un homme jeune encore, grand et élancé, superbement vêtu, qui, escorté par quatre violons et deux flûtes, marchait à l'abri du soleil sous une espèce de dais en soie brodée d'or, que portaient quatre esclaves revêtus de livrées éblouissantes. La foule suivait respectueusement à quelques pas de distance cette singulière procession.

— Allons, canailles, retirez-vous, vous m'empêchez de respirer à l'aise ! dit l'homme placé sous le dais en s'adressant à un groupe de nègres qui, les yeux démesurément ouverts, paraissait le contempler avec une admiration sans bornes. Tenez, moricands, voilà pour l'araek, ajouta-t-il, et il leur jeta une poignée d'or.

— Vive messié lé beau Laurent ! s'écrièrent les nègres avec un enthousiasme parfaitement justifié par cette magnifique aumône.

Au même instant, une fenêtre s'entr'ouvrit, et un bouquet de fleurs tropicales roula aux pieds du grand jeune homme.

— Ces fleurs sont brillantes, mais elles manquent de parfum, dit Laurent d'un air railleur et en repoussant du pied le bouquet : n'importe, toute bonne action mérite récompense.

Le singulier personnage ôta aussitôt un collier d'émeraudes admirables passé autour de son col et le lança sur le balcon d'où étaient tombées les fleurs.

La jalousie entr'ouverte se referma avec violence, et on entendit retentir un sanglot.

— Il paraît, reprit Laurent à haute voix et en levant les épaules d'un air de mépris, qu'on eût préféré des diamants ! Que diable ! il fallait donc s'expliquer d'une façon plus claire et plus précise. Je ne connais rien au langage des fleurs, moi !

La foule éclata de rire, et Laurent se remit en marche.

Un côté de la rue se trouvant alors envahi par le soleil, les musiciens et les esclaves porteurs du dais, afin d'éviter ses rayons de feu, longeaient les murs des maisons du côté de l'ombre.

De Morvan, pour leur faire place, se rangea contre le *Gouvernement*.

— Hé ! l'ami ! lui dit tout à coup Laurent en s'arrêtant devant lui, ne savez-vous donc pas

qui je suis que vous gardez ainsi le haut du pavé quand je passe ?

— Est-ce à moi que vous parlez, monsieur, demanda le gentilhomme breton, ne pouvant s'imaginer qu'on osât le traiter avec cette insolence.

— Parbleu, certes ! Allons, pas de sottises et inutiles paroles ! Je hais les bavards ! Otez-vous de mon chemin !

La patience n'était pas la qualité de de Morvan ; toutefois l'impertinence du beau Laurent lui parut si gratuite, si peu raisonnable, qu'elle n'éveilla pas sa colère : il crut avoir affaire à un fou, et il se mit à l'examiner avec attention.

Le beau Laurent pouvait avoir de trente-deux à trente-cinq ans ; son visage, d'une extrême finesse de traits, présentait néanmoins une expression remarquable de hardiesse et de résolution ; de ses yeux, d'un gris indécis mêlés de reflets verts, tombait un regard fixe et moqueur dont il était difficile de supporter l'éclat : son nez avait quelque chose de la forme d'un bec d'aigle ; ses cheveux d'un brun foncé, rejetés en arrière, encadraient un front large ; enfin, une petite moustache, négligemment retroussée à la mode espagnole, laissait à découvert des lèvres minces, abaissées à leur extrémité par une expression habituelle de dédain.

Le beau Laurent possédait une taille svelte et élancée d'une femme ; cependant on divinait aisément à la souplesse de ses mouvements, à la façon nerveuse dont il accentuait sa marche, qu'il était d'une force musculaire peu commune et d'une prodigieuse agilité.

Quelques secondes suffirent à Morvan pour faire ces observations.

— Eh bien ! l'ami, reprit presque aussitôt le beau Laurent en employant cette fois le tutoiement, faut-il, pour aider ton intelligence, que je te jette de l'autre côté de la rue.

L'examen auquel le neveu de Montbars venait de se livrer avait changé du tout au tout ses dispositions premières : comprenant que la rare impertinence de son adversaire provenait, non pas d'un esprit dérangé ou malade, mais bien d'un orgueil immense, le sang lui était monté au visage et la colère au cœur.

— Monsieur, s'écria-t-il en portant la main à la garde de son épée, j'ignore de quelle façon les habitants de Saint-Domingue comprennent l'hospitalité ; ce que je sais, c'est que toute insulte veut du sang, et que vous m'avez insulté !

De Morvan dégaina, et abaissant la pointe de son fer :

— J'attends, monsieur, ajouta-t-il. Dépêchons-nous, je vous prie.

Il paraît que le beau Laurent n'était pas habitué à ce qu'on lui tint tête, car l'attitude de de Morvan l'exaspéra.

— Me battre avec toi par la chaleur qu'il fait ! . . . s'écria-t-il. Allons donc ! cela me fatiguerait plus que tu ne vaudrais. Retire-toi, te dis-je, ou tu es mort !

A cette dernière insulte, aggravée d'une nouvelle menace, le jeune homme ne put se contenir davantage.

— Misérable ! s'écria-t-il en s'avançant d'un pas vers son adversaire, tu as péché, tu vas être puni !

Un éclair de fureur jaillit des yeux de Laurent, et une expression d'implacable férocité contracta son visage.

Saisissant un des pistolets placés à sa ceinture, il l'arma vivement et en dirigea le canon vers de Morvan.

Le pauvre gentilhomme sentit que c'en était fait de lui ; alors croisant les bras et regardant son adversaire en face :

— Lâche et assassin, lui dit-il, soit maudit !

(A suivre)

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous,

— LISEZ —

## La Presse

JOURNAL QUOTIDIEN,

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

**UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.**

Abonnement en dehors de Montréal,

**SEULEMENT \$2.00 PAR ANNEE.**  
STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Edition Hebdomadaire de huit grandes pages, \$1.00 par année.

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

*Annoncez dans "La Presse"*

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois d'Avril

**15,651 par jour.**

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE,**

69 Rue St-Jacques, Montréal.

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

144, RUE SAINT-LAURENT, 144  
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecines est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de diplômés compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

### SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.  
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
GRAY'S SULPHUR PASTILLES pour l'emploi de l'Acide Sulfureux dans les Maladies de la Gorge, et pour désinfecter les petits appartements.

Le Sirop de Chloral Inaltéral de Gray.

Le Sirop d'Iodure de Quinine de Gray.

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

**N.B.**—A cause de l'élargissement de la rue, ma pharmacie, établie depuis 30 ans à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, sera transportée vers le 1er Novembre prochain dans un local commode et spacieux, situé un peu plus bas que mon établissement actuel.

— LE GRAND —

## PANORAMA DE JERUSALEM

Et le Crucifiement

Représentant de grandeur naturelle, les montagnes de SION, des OLIVIERES et MORIAT, les TEMPLES, PALAIS et MOSQUEES, et les caravanes en chemin pour la VILLE SAINTE, les ARABES avec leurs CHAMEAUX, TENTES, etc.

Allez faire une visite à la bâtisse du

**CYCLORAMA**

Coin des rues Ste. Catherine et St. Urbain.

Ouvert tous les jours jusqu'à 10.30 p.m. Les Dimanches de 1 hr. à 10.30 p.m. Les Chars Urbains passent devant la porte.

## PIIULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOURVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes les

AFFECTIONS BILIEUSES,

TORPEUR DU FOIE,

MAUX DE TÊTE,

INDIGESTIONS,

ETOURDISSEMENTS,

Et de toutes les maux causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PIIULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perlait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

**B. E. MCGALE**

PHARMACIEN

2123 RUE NOTRE-DAME

ETABLIE EN 1852

# LORGE & CIE,

21 RUE ST. LAURENT

Importateurs et Manufacturiers

Assortiment Complet de Nouveautés

CHAPEAUX,

CASQUETTES,

ETC., ETC.

DE TOUTES SORTES

Réparations faites pour Chapeaux de Soie, etc.

PRIX TRES MODERES

## THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET CERANT.

Semaine commençant Lundi, le 7 Oct.  
Après-Midi et Soirée.

**Mlle FANNY LOUISE BUCKINGHAM**

Assistée par une excellente compagnie d'artistes, dans le grand drame d'opéra

# MAZEPPA

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan au magasin de Prince.

Semaine suivante—HARBOUR LIGHTS.

IMPRIMERIE

## POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude.

MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES,

LIVRES,

BROCHURES,

PAMPHLETS,

AFFICHES,

CARTES DE VISITE,

CARTES D'AFFAIRES,

PANCARTES,

ENTÊTES DE COMPTES,

PROGRAMMES,

ANNONCES D'ENCAN,

ETIQUETTES,

BLANCS DE TOUTES SORTES,

ETC., ETC.,

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs milles exemplaires, soit de Brochures, de Circulaires, etc

COMMANDES PROMPTEMENT EXÉCUTÉES. CARACTÈRES DE LUXE.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

## POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude.

MONTREAL

**N.B.**—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.